

HEMERO. 0 1390

regards

L 7

PARAIT LE JEUDI

N° 129 (161)

2 JUILLET 1936



24 pages

LE CONGRÈS

des comités populaires
de la région parisienne

PAR YVES GROSRIEARD

LA JUSTICE est malade

UNE GRANDE ENQUÊTE
DE CLAUDE MARTIAL

ANDRE MALRAUX

nous parle
des assises des écrivains
à Londres

INTERVIEW DE
GEORGES SADOUL

Jeunesse Espagnole

PAR DENISE MORAN

L'Homme fera la pluie et le beau temps

PAR M. ILINE

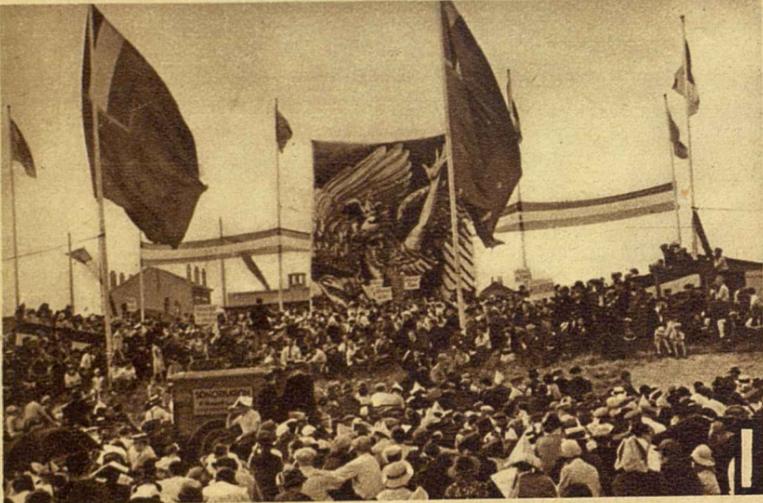
Rev 7/12



Maurice Thorez parle à Choisy-le-Roi, à la fête commémorative de Rouget de l'Isle. A droite Pierre Cot, ministre de l'Air, G. Marrane, Migneau, maire de Choisy, etc...

ACTUALITES

de la semaine



1

1
LA COMMEMORATION DE ROUGET DE L'ISLE
A CHOISY-LE-ROI. Un orchestre monstre joue
la « Marseillaise » devant 50.000 auditeurs.



2

2
PIERRE COT, ministre de l'Air, représentant le
gouvernement, parle devant la statue de Rouget
de l'Isle.



3

3
De gauche à droite : Migneau, maire de Choisy-
le-Roi, Pierre Cot, Marrane et Maurice Thorez
chantent la « Marseillaise » avec la foule.



4

4
A LONS-LE-SAUNIER, une belle manifestation
du Front Populaire a eu lieu dimanche dernier,
avec le concours de la Fanfare de Sochaux.

5
LES OBSEQUES DE MAXIME GORKI à Moscou.
A la tribune du gouvernement, sur le mausolée
de Lénine, André Gide parle. A sa gauche, Staline
et V. Molotov. A sa droite : A. Boulganine, A. I.
Mikoyan, Michel Koltzov et Alexis Tolstoï.

6
LA FETE DE LA VICTOIRE DES METALLS
DE LA REGION PARISIENNE au Vel d'Hiv' :
15.000 ouvriers des métaux ont pris part à cette
imposante manifestation.

7
Au Vel d'Hiv'. On reconnaît au bureau, de gau-
che à droite : Doury, Timbaud, Croizat et Fra-
chon qui prononce une allocution.

8
A COLOMBES, DE GRANDES MANIFESTATIONS
LAIQUES ont eu lieu dimanche dernier au Stade
Olympique. 5.000 enfants présentent des Jeux
gymniques.

9
SUZANNE LACORRE, sous-secrétaire d'Etat à
la Protection de l'Enfance, a prononcé un dis-
cours à Colombes.



5



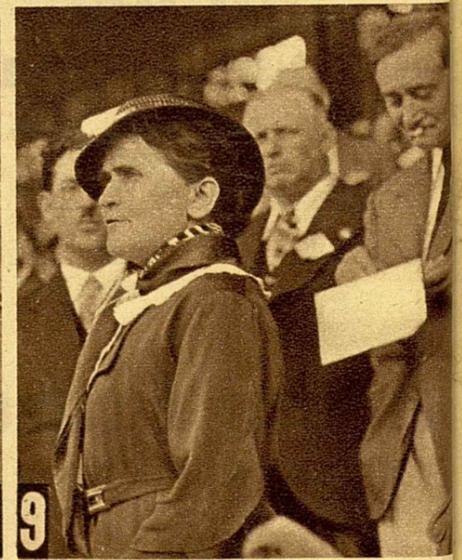
6



7



8



9

Le 9 Juillet

UN MAGNIFIQUE NUMÉRO SPÉCIAL

32 PAGES

Couverture en couleurs pour 1 F. 50

UNE BRILLANTE COLLABORATION
et un grand roman inédit en France de CHARLES DICKENS sur la Révolution Française

DIFFUSEURS PRENEZ VITE DES PRÉCAUTIONS, CAR CE NUMÉRO SERA TRÈS DEMANDÉ.

A
C
C
C

de

Au rassemblement des
comités populaires de
la région parisienne

A

chaque usine
chaque quartier
chaque rue

Son comité de Front Populaire

E CARTONS tout ce qui divise, recherchons tout ce qui unit!

Quand Marcel Gitton, devant le Congrès des Comités Populaires de la Région Parisienne, réuni dimanche dernier à Huyghens, eut lancé ces mots d'une voix enflammée, un tonnerre d'acclamations, pendant plusieurs minutes, l'empêcha de poursuivre.

Il venait, en effet, de condenser, dans cette formule saisissante, les pensées et les sentiments des centaines de militants rassemblés devant lui.

« Amsterdam-Pleyel » avait convoqué dans le vaste gymnase les délégués des 2.088 Comités de la région parisienne, qu'il s'agisse des Comités d'Amsterdam-Pleyel proprement dits ou des Comités de Front Populaire déjà existants.

Ils étaient venus en foule. Dès le début de la séance matinale, on se presse dans l'immense salle. Elle est décorée de bleu et de rouge. De grandes banderoles écarlates font le tour des galeries. On y lit :

« Par usine, par quartier, par maison, par rue, créez vos Comités populaires. »

Les deux portiques du gymnase sont drapés de bleu. La tribune est tendue de rouge, mais, aux deux extrémités se dressent des faisceaux de drapeaux tricolores; le buste de la République, au fond, est noyé lui aussi dans un flot de drapeaux aux trois couleurs.

L'étoile à trois branches d'Amsterdam Pleyel se détache sur un grand disque blanc. Autour de la salle, on voit les portraits des héros antifascistes, et des martyrs de la liberté.

Le soleil tombe sur les verrières, inonde la salle de lumière et de chaleur. Et bientôt, tout le monde met bas la veste. Ainsi l'on peut écouter à l'aise le rapport de Cogniot qui dominera toute la séance de la matinée que préside Francis Jourdain.

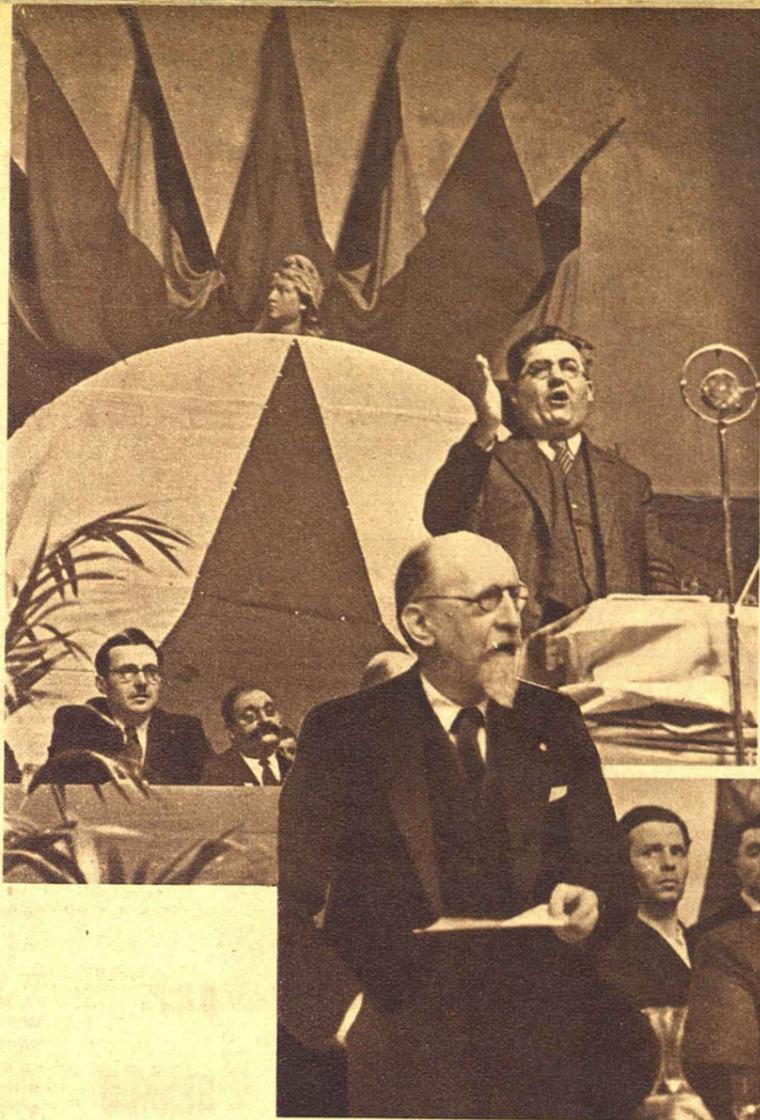
Cogniot, montrant que la constitution des Comités de rassemblement permettra, bien loin de nuire au développement du Front Populaire, de l'accroître au contraire en « endiguant », en encadrant, en guidant toutes les bonnes volontés errantes et éparses est acclamé avec l'enthousiasme qu'on imagine.

L'après-midi, quand on revient, il fait plus chaud, et l'on n'a d'autre ressource que de tomber à nouveau la veste.

On fera un succès à chacun des vingt, des trente orateurs qui, au nom des Comités les plus divers — mais qu'on sent tous animés de la même foi — proclament leur désir de défendre la République et la paix en luttant pour leur pain et pour leur liberté.

Et quel succès aussi aux orateurs de divers partis, radical, « pelletaniste », socialiste S. F. I. O.; quelle ovation à Marcel Gitton, si riche de formules, et s'écriant :

— C'est l'union qui a assuré le recul du fascisme, la victoire électorale, la victoire des gré-



Ci-contre à gauche :
Georges Cogniot, député de Paris, prononce son magistral rapport.

vistes. C'est elle aussi qui nous assurera des succès toujours plus grands!

Entre les discours, tantôt la *Marseillaise*, tantôt l'*Internationale* retentissent.

Dans l'enthousiasme, on écoute enfin Rabaté, secrétaire général d'Amsterdam-Pleyel, développer le rapport sur la Commission des résolutions.

La confiscation de tous les biens des ligues fascistes; l'interdiction de l'ensemble de leur presse; l'arrestation des chefs convaincus de complot contre la République et des spéculateurs; autant de mesures proposées et longuement acclamées.

Faut-il ajouter que la motion finale, proclamant la volonté antifasciste des masses, connaît-elle aussi un succès triomphal?

Ce qui était frappant, dans cette journée où tour à tour Francis Jourdain et André Ribard assurèrent la direction des débats, c'était l'animation, l'enthousiasme, l'« allant » de l'assistance. On sentait qu'il n'y avait pas là seulement des centaines d'hommes et de femmes rassemblés pour s'écouter les uns les autres. Non! Cet auditoire n'était pas amorphe, ni indifférent. De lui se dégageaient, au contraire, une vie, une foi, une force indéscriptibles.

C'était un fourmillement d'énergies avides de se manifester.

Comme la victoire paraît plus belle encore quand ceux-là mêmes qui se réunissent pour la fêter se préoccupent déjà de préparer de nouvelles victoires!...

Yves Grosrichard.

Ci-dessus :

Francis Jourdain, président, ouvre les assises des Comités Populaires parisiens.

Ci-dessous :

Plus de 2.000 délégués assistent à ce grand Congrès du peuple parisien.



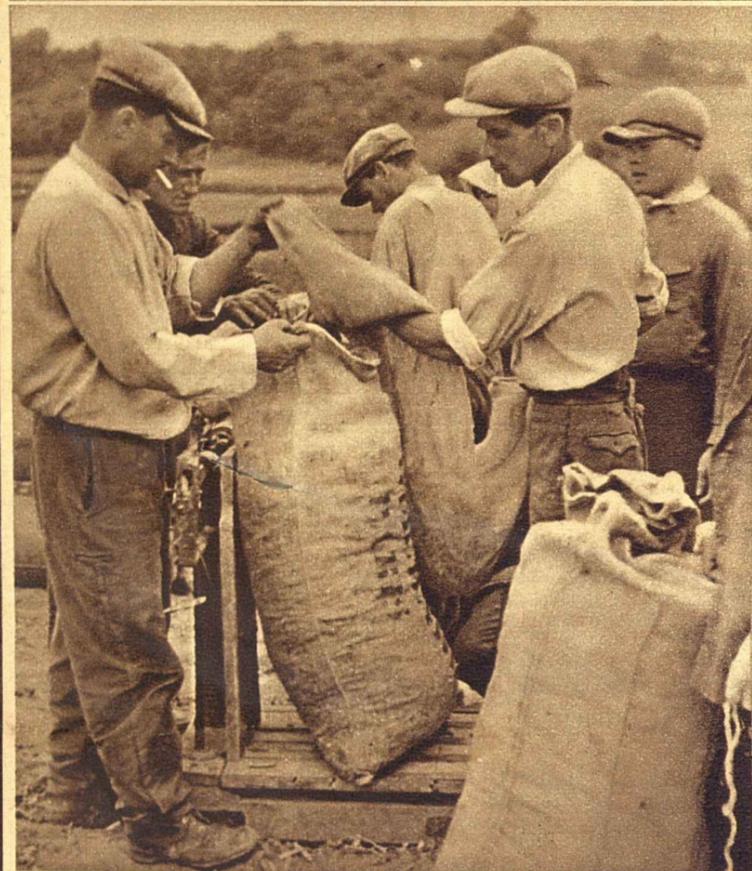


AH! les petits pois, les petits pois!..

A SARCELLES

avec les

"CUEILLEU"



par

**RENAUD
DE
JUVENEL**

La pesée des sacs, remplis de pois.

pients quand on n'en a pas.

« Et lundi, ça va recommencer !

« On vient de loin pour trouver un peu de travail ! A Valenton, je touchai tout de même quarante francs des cent kilos. Je suis venu à pied jusqu'à Sarcelles. Tu as vu pourquoi ?

« Regarde cette femme. C'est un as, hein ! Elle fait ça tous les ans. Eh bien ! Elle a travaillé jusqu'à 14 heures pour 19 francs !

« Quand on pense que les petits pois se vendent jusqu'à 250 et 300 francs !

« On a fait la grève. Les gros cultivateurs ont déclaré qu'ils aimeraient mieux faire piétiner les petits pois par leurs chevaux plutôt que de nous donner vingt sous de plus. On a tout de même réussi à se faire augmenter un peu !

« Si encore c'était du travail suivi ! Mais quand tu as fini une pièce, on t'envoie te promener ailleurs. Tu n'as peut-être même pas fait la demi-journée.

« Les petits pois, ça n'est jamais mûrs partout en même temps et puis... il faut alimenter le marché régulièrement pendant le temps qu'ils durent... »

L'homme s'en va. Il va boire. C'est sa seule consolation : on ne lui en permet pas d'autres.

Le soir, sur la place de Sarcelles, ils sont trois ou quatre autour de leurs litres et ils boivent jusqu'à ce qu'ils tombent dans le sommeil. On ne leur donne ni couchage, ni

nourriture. Tout ce qu'on leur demande c'est de cueillir les petits pois que les gros marchands feront transporter aux Halles, sur leurs camions !

Il y a d'autres groupes au coin d'autres rues, au pied de murs qui les abriteront de vent. Il y en a qui chantent « La Jeune Garde » de tout leur espoir. Ils chantent faux, mais qu'est-ce que ça peut faire ? On les a exploités toute leur vie. Aujourd'hui ils ont trouvé une raison de vivre.

— Trente-six métiers, trente-six misères dit l'un. Mais on n'est pas des chiens, on est des hommes. On a sa dignité. Pas d'armées, du travail. Le Front Populaire, c'est nous.

Quelle chose lui est resté sur le cœur. — Quand on s'est mis en grève, tu sais ce qu'ils ont dit, ceux qui ont des maisons et à manger, et tout, ceux pour qui on travaille ? Tu sais ce qu'ils ont dit quand on a quêté pour les chômeurs : Tout ce que je peux vous donner, c'est des coups de pieds au cul ! »

Le même soir triste et tranquille descend sur Sarcelles et sur d'autres villages. La même misère s'exprime ici et le même espoir que dans toute la France : Vivre et Travailler ! Le Front Populaire n'est plus une formation politique. Il est devenu le drapeau de l'Espoir de tout un peuple de travailleurs !

RENAUD DE JUVENEL.

ACHETEZ-MOI des petits pois... un franc vingt-cinq la livre ! Allons ? Du beau petit pois ! »

Du beau petit pois qui vient de Villiers-le-Bel, Gonesse, Ecouen, Sarcelles, Dugny, Bonneuil, du petit pois frais, vert qui glisse doucement sur la langue !

Du petit pois pour les Parisiens mais qui restera toujours inconnu de ceux qui passent leurs journées à le cueillir ! Il est cher, bien trop cher pour eux.

A Sarcelles, au centre de la région de grande culture maraîchère de la région parisienne, les *Cueilleu*' sont au travail. Et quel travail !

La journée commence. Il est quatre heures du matin. Des hommes émergent des meules, ou se lèvent du sol sur lequel ils ont passé la nuit, à la belle étoile, bien sûr ! Ils se secouent, se passent l'eau d'une fontaine sur la figure et... en avant !

Courbés, un panier au bras, ils arrachent, arrachent... Il faut en mettre un coup. Il ne s'agit pas de tirer sa flemme : la croûte est au bout. 30 francs des 100 kilos, ce n'est

pas lourd ! Les paniers se remplissent, se vident, se remplissent. Voilà onze heures ! La pièce est finie.

— Toi, le grand frisé... 25 kilos ! Ça fait 7 francs 50.

La cueillette est finie, ici. La journée aussi. Une journée de 7 francs 50.

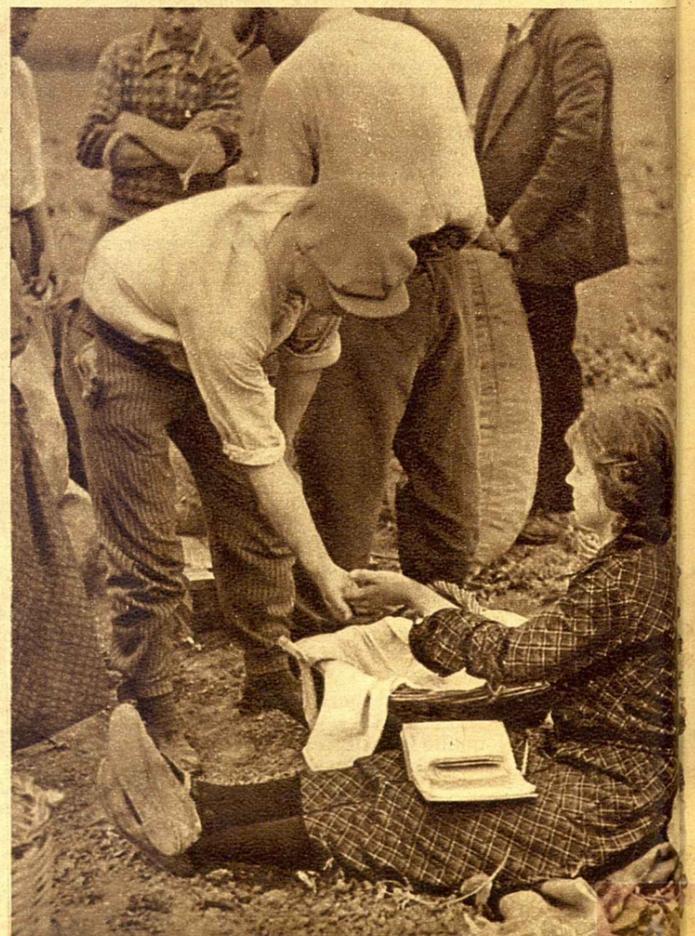
— 7 francs 50 ! dit le grand frisé, ce n'est pas lourd, non ! Et il a fallu se mettre en grève pour ça. On touchait 25 francs des 100 kilos, avant !

« Je suis arrivé hier. J'ai passé la nuit à la belle étoile. Il ne pleuvait pas. C'est encore une chance ! Ce matin, hop ! en bas de ma meule, sans un bol de café, sans un quignon de pain dans le coffre, rien. J'avais pas le sou. Maintenant, j'ai sept francs cinquante et c'est demain dimanche.

« Tu crois qu'ils nous donneraient quelque chose à manger, de la paille dans une grange pour dormir, ces gros paysans riches ! Rien !

« Les sacs pour la cueillette, faut se battre pour les avoir. Tu as vu le dépotoir du village ? C'est là qu'on va chercher des réci-

— 25 kilos ? Ça fait 7 fr. 50...



La justice est malade

JUSTICE pourrie...
On exagère ? Sans doute, si l'on met tout dans le même panier, et le vieux juge qui aime et son métier et la justice, et le jeune magistrat qui a encore du zèle, et le président de Chambre qui n'a pas encore tout à fait oublié qu'il est républicain.

Justice pourrie...
Ma foi, c'est un peu l'opinion qu'avait un Garde des Sceaux, il n'y a pas bien longtemps, Louis Barthou, lorsqu'il parlait de la décomposition de la magistrature.

Justice pourrie...
Oui. Elle se corrompt par la tête, comme le poisson.

Elle est vieille. Elle est lasse. Elle a des varices et des ulcères. Elle se gangrène doucement, parce qu'il lui manque du sang frais, du nerf, une charpente neuve, une hygiène moderne.

Et un esprit nouveau.
Il ne faut pas confondre. La Justice est pourrie. Tous les juges ne sont pas corrompus.

Mais il y a, tout de même, des juges corrompus.
Et puis, pour les autres, c'est un découragement qu'on s'explique. Tous leurs efforts se heurtent à la même barrière, à la même ligne de résistance, au même sourire narquois de la gérontocratie en robe de pourpre.

Aux vieux de Thémis.
Les vieux de Thémis, c'est par eux qu'il faut commencer.

Ils sont installés là, comme les gâteaux oisifs dans les conseils d'administration.
Ils se croient des sages. Ils ne sont que des débris.

Mais leur sénilité est toute-puissante.
En tête, le vieux roc qui s'effrite : le premier président Théodore Lescouvé.

Un caractère ? Une lumineuse intelligence ?
Il eût fait, au barreau, un avocat médiocre, un bâtonnier pour année pauvre. Rien de plus. Et c'est très vite qu'il abandonne le barreau où il avait débuté en même temps que Viviani.

Il faudra, d'ailleurs, retenir combien de magistrats sont des « ratés » du barreau, et cela explique bien des insuffisances de la voix et de la plume dans la magistrature assise ou debout, et aussi, le manque d'autorité de certains présidents devant certains maîtres du barreau.

Le premier président Lescouvé, dans la magistrature, a fait, au contraire, une carrière éblouissante ? Dame, il est si souple...
C'est ce qui compte, voyez-vous.

La magistrature, plus que n'importe quelle autre administration, a pour devise : pas d'histoire.
Pas d'histoire. Le premier président Lescouvé, avant tout autre, avait compris.

Pas d'histoire. On s'en vient, clopinant, rasé de frais, à la Haute-Cour, et l'on requiert, avec vigueur, contre M. Joseph Cailiaux.

Ça n'empêche pas, bien sûr, quelques années plus tard, de trouver à M. Joseph Cailiaux toutes les qualités. Ni de poursuivre, bien sûr, et la C. G. T. et le Parti communiste. Ni de préparer d'autres dossiers, pour d'autres Hautes-Cours.

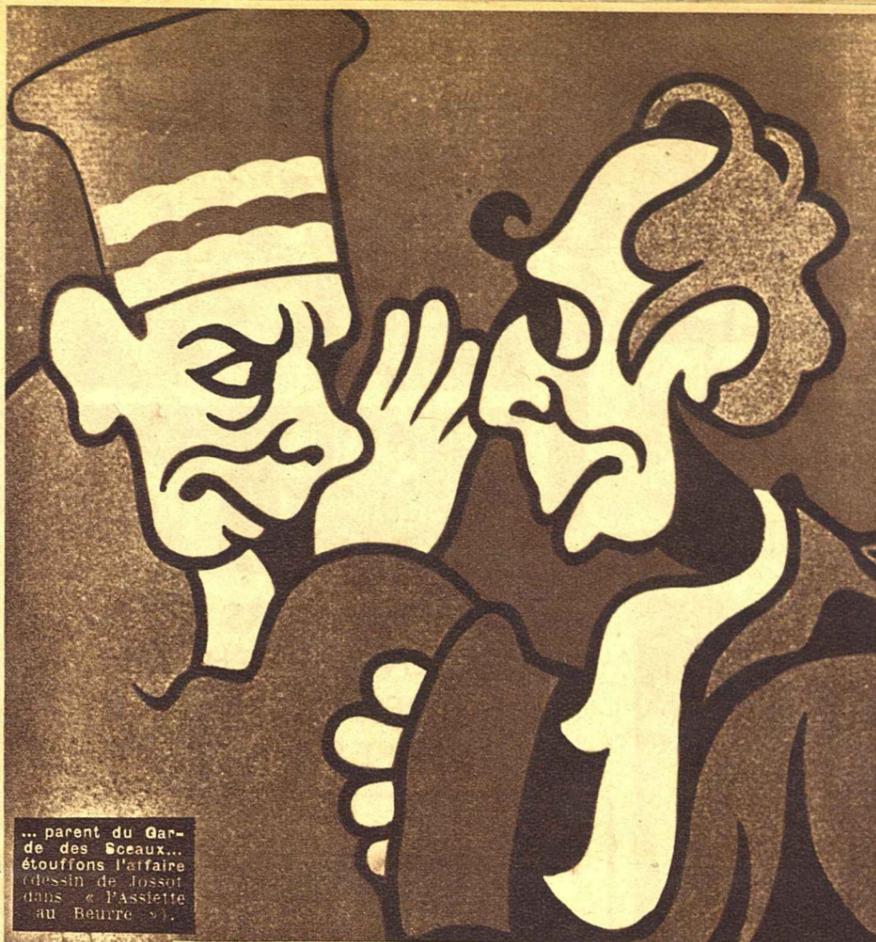
Procureur général ! Ça vous a une petite résonance fâcheuse, quand on pense au féminin.

Le Procureur général Lescouvé préparait des inculpations.

Le Premier Président Lescouvé, lui, donnait à la magistrature entière un exemple.

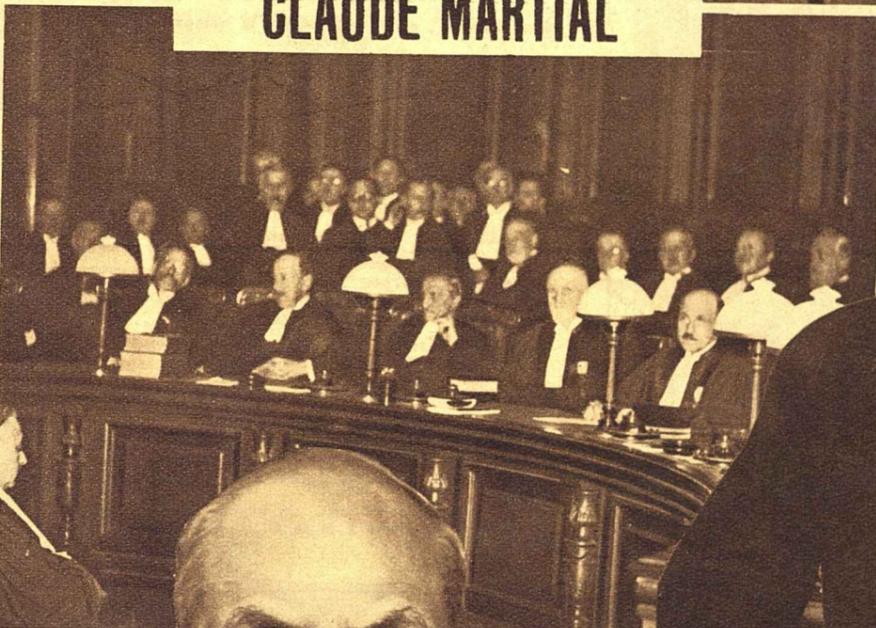
Et quel exemple !
La justice, c'est une pyramide.

En bas, des milliers d'hommes, tous en robes. Des hommes plus ou moins courageux, et dont beaucoup aimeraient, en toute indépendance, instruire, juger, prévenir ou punir.



... parent du Garde des Sceaux... étouffons l'affaire (dessin de Jossot dans « l'Assiette au Beurre »).

UNE GRANDE ENQUÊTE DE CLAUDE MARTIAL



Le Procureur de la République vient de prêter le serment d'usage devant le Tribunal de la Seine.



L'ex-garde des Sceaux Lémery.

Le moyen ? Ils ont les regards tournés vers le sommet.

Et, même s'ils ne sont pas éblouis par l'éclat qui émane du magistrat suprême, du grand juge, ils dépendent de lui, en tout, et pour tout.

Le conseil de discipline ? C'est lui. L'arbitre des initiatives, c'est lui.

C'est lui qui juge les hommes, et qui juge les jugements. C'est lui qui apprécie, en dernier appel, toutes les décisions.

C'est lui qui nomme les hauts magistrats, c'est lui qui punit les méchants.

C'est lui le haut de l'échelle, le dessus du gratin, la crème des robes, la mousse des juridictions, la science infuse et l'extrait d'équité.

Dans cette administration, tout se tient. L'assesseur, pour son avancement, dépend de son président, comme le substitut de son procureur. Le président du premier président, et le premier président du premier des premiers présidents.

Et dire que l'on réclame le juge unique.

Mais, il existe, le juge unique. Il préside chaque tribunal, chaque cour. Il est le seul à parler. Il est, presque, le seul à juger. Son assesseur a le droit de dormir et celui d'avoir une opinion.

Mieux vaut qu'il n'exprime pas trop haut ce qu'il pense.

Nous verrons, dans un autre article, les difficultés matérielles que trouve Thémis dans sa marche.

Elles sont nombreuses, et elles sont graves. Mais l'indépendance du magistrat est une question morale.

Disons-le nettement. Avec le régime d'hier, il aurait fallu que le juge fût un surhomme pour rester indépendant.

Car l'inamovible premier président avait un très mobile correspondant.

En face de lui, moins puissant sans doute, mais influent tout de même, le Garde des Sceaux.

Au Ministre de la Justice, il appartient de signer les nominations. C'est lui qui tient

compte, tout de même, des recommandations. C'est lui qui décide, en dernier lieu, et le premier président connaît bien trop la vie pour ne pas laisser au Ministre de la Justice quelques places où loger ses amis.

Le Garde des Sceaux, trop souvent, était un avocat.

Et pas un avocat de la veuve et de l'orphelin. Et pas un défenseur des syndicats ouvriers.

Sans remonter trop loin, il s'est appelé Raoul Péret, Henry Lémery, ou André Hesse.

Des avocats d'affaires. Un beau cabinet. De nombreux clients.

C'est tentant. On défend, par exemple, la Compagnie Fermière de Vichy, ou bien les gros laitiers, ou bien Mavromati, ou bien les sucriers. Ou bien Stavisky, ou bien Oustric.

On le défend, et il vous paie.

Alors, tout de même, on n'est pas un mufle.

Il a suffi à un président du Conseil de passer 48 heures au pouvoir pour que le non-lieu soit acquis aux grands laitiers. Il a suffi d'un Garde des Sceaux avocat pour que Stavisky ait ses remises — c'est un autre président du Conseil qui le demandait gentiment — ou pour que Mavromati attendît, dans un confort hargneux, ses juges.

Les grands Gardes des Sceaux ! Et Lémery donc !

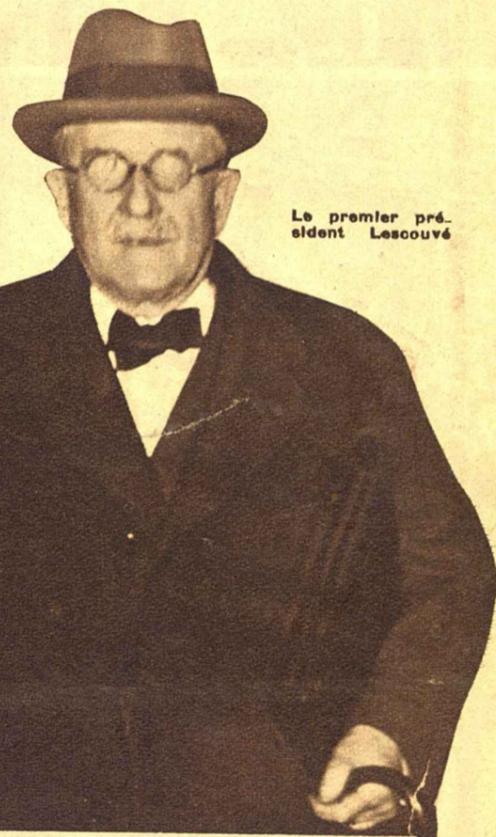
Et les procès au cours desquels on ne voulait rien savoir, du côté de la Cour, des accusations portées contre un président vénal, malgré l'aveu de celui-ci.

Et les dénis de justice. Et la liberté de voler rendue aux voleurs.

Quelle misère d'entendre, dans un prétoire, un avocat, en robe noire, s'en prendre à la robe rouge des juges :

— Celui-là, je ne le raterai pas, quand je serai Garde des Sceaux.

Car on faisait toujours appel aux mêmes.



Le premier président Lescouvé

tranquillement. Dame, ils avaient l'habitude. Justice pourrie !

Je crois bien, en effet, qu'on pouvait l'appeler ainsi, avant le triomphe du Front Populaire.

Et sans trop d'indulgence. Et sans trop de sévérité.

Il ne faut pas demander aux hommes plus qu'ils ne peuvent donner. Il ne faut pas demander aux juges d'être plus rigides que leur ministre, plus pointilleux que leurs aînés et moins indulgents que leurs chefs.

— Prudence, disait la Chancellerie.

— Prudence, répétait le Parquet.

Du zèle, ça aboutissait toujours à des ennuis. Du tact, c'était toujours récompensé.

A la tête des grands services et des grandes directions, des magistrats dont on savait qu'ils savaient, surtout, composer et céder.

Les Mouton, les Rateau, les Bacquard, les Lescouvé.

Et le vieux Procureur général Fernand-Roux. Et, hélas ! le malheureux conseiller Prince.

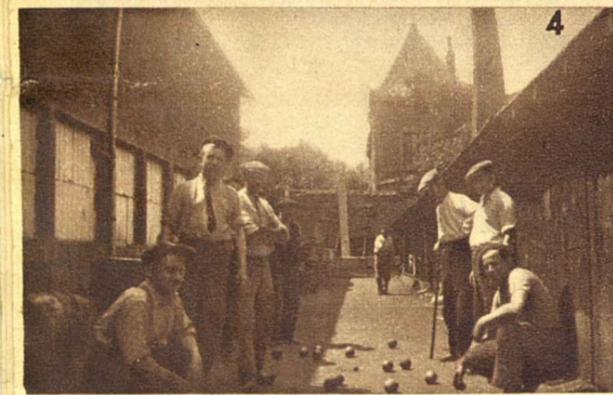
Trop d'exemples, de mauvais exemples.

(A suivre.)



LES TRAVAILLEURS NOUS ENVOIENT DES PHOTOS SUR LES GRÈVES ET MANIFESTATIONS

1. Les ouvriers bouchers de PUTEAUX-SURESNES ont organisé, dans la cour d'une entreprise occupée, une exposition de caricatures des adversaires du Front Populaire.
2. A SURESNES (Cité-Jardin), le 14 Juin, une manifestation du Rassemblement Populaire a réuni les anciens combattants républicains.
3. A CAMBRAI, le 21 juin, un cortège de 10.000 travailleurs a parcouru la ville.
4. A ROANNE, dans l'usine CHAMUSSY, les grévistes jouent aux boules.
5. A CLICHY, chez WILLIAMS, la délégation des grévistes.
6. A LA COURNEUVE, les ouvriers des Laminaires fêtent, après 14 jours de lutte, la victoire.
7. A ALGER, le 14 juin, 50.000 travailleurs manifestaient pour le Pain et la Liberté.
8. A KOUBA (Algérie), 150 travailleurs de la Compagnie SHELL en grève pour leurs revendications.
9. A CLICHY, les ouvriers en grève de chez PERRON ET POYER.
10. A CONSTANTINE, le 14 juin, une manifestation du Front Populaire a réuni travailleurs français et indigènes.
11. A LA PALICE, les grévistes de la COMPAGNIE INDUSTRIELLE DES PETROLES.
12. A STRASBOURG, le 14 juin. On conspue l'effigie du Colonel.
13. A GENNEVILLIERS, les ouvriers de la FABRIQUE DE CAOUTCHOUC ont arraché la victoire après six jours de grève.
14. A PARAY-LE-MONIAL, un groupe de femmes en grève à la C. G. C. B.



Une importante nouvelle

Des correspondants nous écrivent de plus en plus nombreux, pour nous signaler les difficultés qu'ils éprouvent à se procurer "Regards" dans leur ville.

Cet abondant courrier est la preuve du rayonnement toujours plus grand de notre hebdomadaire sur les masses travailleuses qui apprécient son action en faveur du Front Populaire et ses améliorations techniques constantes.

Cette situation nous a obligée à prendre d'importantes mesures pour renforcer notre appareil de distribution et donner ainsi satisfaction à des dizaines de milliers de lecteurs nouveaux. Nous informons tous nos lecteurs qu'à partir de ce numéro "Regards" est en vente dans toute la France chez les marchands de journaux et dans les bibliothèques des gares. Nous prions nos dévoués correspondants de nous signaler les lacunes qu'ils constateraient et nous y remédierons aussitôt. Nous ne doutons pas qu'avec l'aide de tous ses amis, ces dispositions donneront un nouvel essor à notre grand hebdomadaire. *L'Administration de « Regards »*

L'HOMME FERA

la pluie et le beau temps

L'aviateur lance 2.000 m. cubes de fumée chargée d'électricité dans un ciel presque sans nuages. Au bout de deux heures, le ciel se couvre de nuages et il pleut.



M. ILINE

Un nouveau livre de M. ILINE, l'auteur de la merveilleuse « EPOPEE DU TRAVAIL MODERNE », paraît ces jours-ci aux Editions Sociales Internationales. Dans LES MONTAGNES ET LES HOMMES (1) « j'ai voulu raconter, nous dit Iline, comment, dans notre pays, les gens reconstruisent selon un seul et unique plan, un seul et unique projet, les champs, les forêts, les rivières et leur propre vie ». Il nous suffira, pour donner l'envie de lire LES MONTAGNES ET LES HOMMES, d'énumérer quelques titres de chapitres : « Comment on fait l'eau et comment on l'amène sur des bateaux », « L'ordre de l'Univers et le désordre universel », « Un décret contre les éléments », « La mobilisation des plantes », « Pourquoi fait-on l'élevage des mouches », « Le livre de recettes et de dépenses de la plante », « La planète sous le couteau du chirurgien », « Comment une rivière passait sa journée », « La pluie et la politique », etc... LES MONTAGNES ET LES HOMMES, c'est le plus beau des contes de fées, un conte de fées vrai.

quoi je sors du nuage et je me mets à tourner en dessous. Il commence à pleuvoir. Je rentre à nouveau dans le nuage. Dans l'épaisseur du nuage, il pleut. L'avant de l'avion est tout de suite mouillé, une poussière d'eau entre dans les yeux. L'avion est projeté tantôt à droite, tantôt à gauche, comme dans des trous d'air. On entend alentour un sifflement caractéristique, comme quand on vole dans un nuage d'orage. »

DANS BEAUCOUP D'ANNEES

Il arrivera un jour où toute la vie des eaux du pays sera en notre pouvoir. Nous pourrons provoquer ou arrêter les pluies quand et où cela sera nécessaire.

Nous pourrons ralentir ou accélérer le cours des eaux sur et sous la terre. Nous dirigerons la vie des rivières et nous en créerons de nouvelles.

Tous le pays sera couvert de postes de service du temps. Les postes communiqueront : « Une cargaison d'eau arrive de la mer par la voie des airs. » Et immédiatement des dizaines d'escadrilles s'envoleront de l'aérodrome pour prendre livraison de la cargaison, pour l'obliger à descendre en pluie au-dessus des champs menacés de sécheresse.

Des canaux d'irrigation traverseront les champs dans tous les sens.

Les cultivateurs oublieront pour toujours ce qu'est la sécheresse et la mauvaise récolte. Au Sud disparaîtront les déserts, au Nord les marais. Car les déserts apparaissent là où il n'y a pas assez d'eau, et les marais là où il y en a trop. Cela cessera d'exister quand nous aurons appris à gouverner les eaux.

De nouvelles voies d'eau traverseront tout le pays, parce que les rivières seront transformées.

Des stations hydrauliques construites près des barrages et des réservoirs d'eau, donneront lumière et énergie.

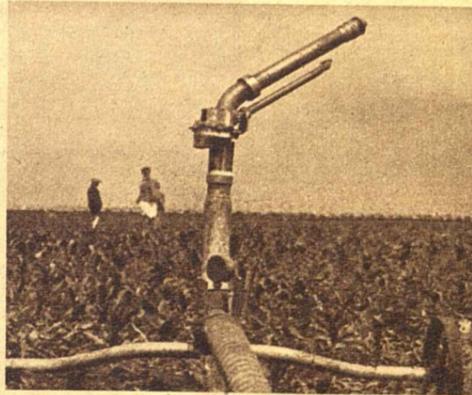
Les rivières domptées et domestiquées deviendront plus calmes et plus pleines. Il n'y aura plus ni crues violentes, ni inondations, car nous rendrons plus régulière l'alimentation des rivières.

Le climat changera : il fera plus sec au Nord et plus humide au Sud.

Les glaces se mettront à fondre dans l'Arctique et reculeront vers le Nord. L'arrivée et la dépense de chaleur sur la terre changeront. Aujourd'hui, il y a beaucoup de chaleur du soleil qui se perd, qui s'en va dans l'espace.

C'est le désert qui dilapide le plus de chaleur. Les sables du désert renvoient les rayons du soleil comme un miroir. Mais si nous irriguons et ensemençons les déserts, cela ne se produira plus. L'énergie du soleil fera ses réserves dans les tiges, les racines, les feuilles, les fruits

Un système mobile d'arrosage, dans un champ de maïs de la région de la Volga. Chaque fois que l'appareil fait le tour du champ, il l'arrose d'une quantité d'eau correspondant à 5 mm. de pluie.



des plantes. L'énergie du soleil servira à évaporer l'eau des canaux et des réservoirs. Dans l'air, il en restera davantage. L'arrivée de la chaleur augmentera, la dépense diminuera. Les vents porteront cette chaleur sous les latitudes du Nord. Et alors les plaines marécageuses se mettront en marche, et les champs et les forêts passeront à l'offensive et bougeront vers le Nord.

Tout cela arrivera pour peu qu'en reconstruisant la nature, nous apprenions à gouverner les eaux dans tous leurs trajets : dans l'air, sur la terre et sous la terre.

(1) Un volume de 272 pages : 12 francs. 7

En novembre 1933, à Leningrad, des savants se sont réunis dans une salle. Il y avait des physiciens, mais il ne s'agissait pas uniquement de physique. Il y avait des chimistes, mais il ne s'agissait pas seulement de chimie. Il y avait des savants de différentes branches : météorologues, mathématiciens, électrophysiciens, astronomes et bien d'autres encore. Ils sont venus de différents coins pour parler du temps. Et ils ont parlé du temps pendant trois jours entiers.

C'était l'Institut de la Météorologie expérimentale (un des plus jeunes instituts du monde) qui avait invité ces savants pour une conférence. Et la science même — la météorologie expérimentale — est aussi une des plus jeunes sciences... L'Institut n'a que deux ans, la science n'est pas beaucoup plus âgée.

LA FUMÉE CONTRE LES NUAGES

Ce n'est pas qu'à Leningrad qu'on procède à des expériences. A l'autre bout du pays, au bord du désert, travaille l'Institut turkmène de la pluie. Les travaux sont dirigés par le physicien Fédoséev.

Déjà en 1931, à la Conférence pour la lutte contre la sécheresse, Fédoséev a raconté comment il a, pour la première fois, essayé de provoquer et d'arrêter la pluie. Il s'était servi pour son expérience de bombes fumigènes de modèle militaire. On s'en sert à la guerre pour former un rideau de fumée. Quand on allume une bombe, vers le ciel monte une colonne de fumée. Le vent porte en avant les colonnes, le mur de fumée : et à son abri les troupes s'avancent.

Cette fois, l'attaque à la fumée était faite non contre les hommes, mais contre le temps.

On avait fait deux expériences.

Lors de la première, le ciel était presque sans nuages. On avait lancé deux mille mètres cubes de fumée chargée d'électricité.

Au bout de deux heures, le ciel se couvrit de nuages et il se mit à pleuvoir. La pluie dura huit minutes.

A la deuxième expérience, le ciel était couvert de nuages, et il y avait une pluie tenace. Il s'agissait d'arrêter la pluie. On lâcha encore deux mille mètres cubes d'une fumée chargée d'un signe différent.

Au bout de quarante minutes, on vit une ouverture se produire dans les nuages. Tout autour, il pleuvait, et ce n'était que sous cette ouverture qu'il ne pleuvait pas.

Ceci se passait en 1931. Mais les savants ne se pressèrent pas de crier victoire. Ils savaient qu'il faut être très prudent pour juger de pareilles expériences. Ils avaient raison, car comment distinguer une pluie artificielle, d'une pluie naturelle, comment décider s'il a cessé de pleuvoir naturellement, ou si on a arrêté la pluie ?

Il était trop tôt pour tirer des conclusions.

UN LABORATOIRE CELESTE

Dans le journal Pravda, on a pu voir il y a quelque temps, un article sur les dernières expériences de l'Institut turkmène de la pluie. Fédoséev et ses collaborateurs essayent dans leurs nouvelles expériences d'agir avec l'atmosphère, comme un chimiste agit avec une solution versée dans une éprouvette ou un verre.

Voilà ce que dit l'article de Pravda : « Les avions de l'aviation agricole Y-2

jetaient au-dessus des nuages des matières chimiques spécialement étudiées à cette intention par l'Institut et qui se présentaient en partie en poudre extrêmement fine et en partie en solution vaporisée.

« Au bout de cinq à sept minutes environ, après le commencement de l'expérience, il apparut sur la ligne de vaporisation, dans un nuage épais et gris, une éclaircie visible de terre, qui allait en s'élargissant, envahissant tout le nuage, qui finit par prendre partout une teinte blanche et laiteuse. En même temps que l'on observait l'éclaircissement du nuage, on pouvait voir descendre des striures foncées de pluie. D'abord il tombait de rares gouttelettes, puis celles-ci se multiplièrent, grossirent, ne se distinguant plus par la taille des gouttes d'une pluie naturelle.

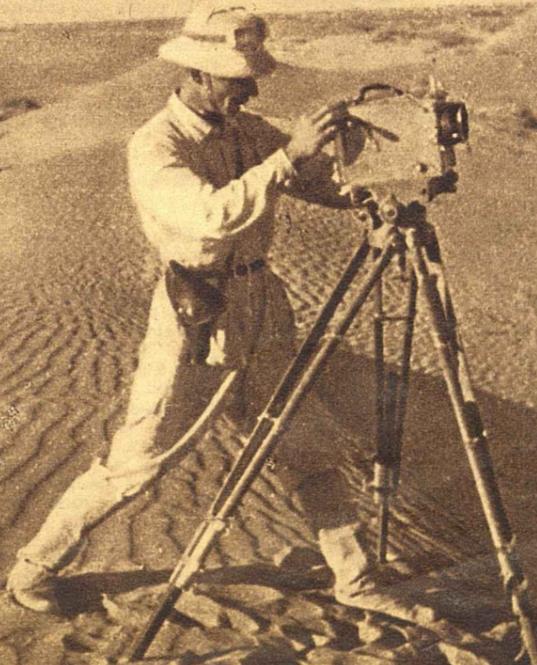
« Plus tard, le nuage se déchira en des morceaux, qui lentement s'en furent d'un côté et de l'autre, pour se dissoudre sous les yeux des spectateurs, diminuant de façon perceptible pour disparaître définitivement.

La deuxième série d'expériences a été faite sur des nuages de pluie, couvrant sans interruption la moitié, et même plus de la moitié de l'horizon visible. 90 % de ces expériences ont donné des résultats positifs, c'est-à-dire une pluie abondante. Pendant quinze à vingt minutes de vol d'avion, la pluie est tombée sur un territoire de près de vingt kilomètres. »

L'aviateur Jijnevski raconte ce qui se passe pendant ce temps dans le nuage :

« Une fois monté dans le nuage, je le traverse dans plusieurs directions. Tout est calme, paisible. Pas une goutte ne tombe sur l'avant et les ailes de l'avion. Je vaporise la matière chimique après

Le désert KARA-KOUM dans la région de la Caspienne, que, grâce aux nouvelles méthodes d'irrigation, on transformera en pâturages.





A l'avant-garde du mouvement révolutionnaire, en Espagne, se tiennent les Jeunesses Communistes et socialistes.

A l'avant-garde du mouvement révolutionnaire qui se dessine avec tant d'ampleur, de calme fermeté en Espagne, se tiennent les Jeunesses socialistes et communistes.

En pleine réaction, elles commencèrent à collaborer. Lors des grèves de 1934, elles organisèrent ensemble des meetings. Le mouvement d'octobre se préparait ; ce furent les Jeunes qui établirent le contact avec les fabriques.

La révolution déclanchée, tous ces garçons, toutes ces filles, dont les plus jeunes avaient seize ans, dont beaucoup ne dépassaient pas dix-huit, se lancèrent dans la lutte. Les consignes furent les mêmes pour tous. Absolument les mêmes. Et l'on dit que les jeunes filles, ouvrières, étudiantes, au nombre de six ou sept cents, furent les plus actives, les plus fidèles.

Ils allèrent aux endroits les plus dangereux porter des manifestes, distribuer le ravitaillement, ramasser les blessés.

Ils dormirent dans les champs, sous la pluie. Quelques-uns n'avaient pas d'argent pour acheter des vivres. On partagea. Ce fut bien peu pour chacun. Qu'importe...

Les parents en perdaient la tête. Ceux des filles, surtout. Etre « jeune socialiste » ou « jeune communiste », soit. Mais ne pas rentrer dîner, surtout en plein danger ! Et coucher on ne sait où !

Une mère dénonça au commissariat sa fille « partie pour mener une mauvaise vie ». Là où était la fille, le commissaire eut été bien en peine d'aller la chercher.

Quelques-unes furent blessées, quelques-unes tuées. « Libertaria », la fille du peintre Lafuente, Libertaria, qui mourut auprès de sa mitrailleuse en criant « Vive la Révolution ! Vive le Communisme ! » avait seize ans. Elle reste l'héroïne des Jeunes.

✽

La lutte terminée, Léonore Menendez, 19 ans, rentra chez ses parents. A quatre heures du matin, trois policiers et quatre gardes vinrent la chercher. Ils la conduisirent au Commissariat.

Elle fut jetée dans un cachot obscur, où il n'y avait pas de lit, pas de siège. Puis tirée de là et sommée de révéler tout ce qui s'était passé dans le camp révolutionnaire, de nommer les chefs du mouvement.

— Sinon, tes parents, tes frères seront fusillés.

— Je ne sais rien, dit-elle.

Elle fut frappée à coups de matraque, insultée :

— Tu es laide, tu n'es pas une femme...

On la remit au cachot. Trois jours sans manger ni boire. Et pas de cabinets.

Puis ce furent encore des questions :

— Connais-tu un tel ?

— Non.

Et des coups de matraque.

On lui présenta un document. Il fallait le signer, sans le lire. Elle refusa.

— Tu seras fusillée.

Elle se tut.

— Appliquez-lui l'article 21.

De nouveau tombèrent les coups de matraques. Puis elle fut ramenée au commissariat. On lui prit la main et on lui fit signer, de force, le document. Ce qu'il contenait, elle l'ignore encore.

Elle fut conduite devant le juge, qui lui posa des questions sans importance, puis subit encore un jour de cachot et fut mise pendant 18 jours au secret, à la prison des femmes, avec les condamnées de droit commun. Beaucoup étaient des prostituées, quelques-unes des proxénètes.

Elles furent 33 femmes à dormir dans le même local, sur une paille, sans draps. La pièce n'était pas chauffée, la pluie y pénétrait. Pas une chemise de rechange, ni peigne, ni savon. Deux lavabos pour toutes. Et il fallait lutter avec les gardiennes pour obtenir la permission d'aller aux cabinets.

Il y avait, dans cette prison, 300 détenues dites politiques, dont quelques-unes n'avaient fait que fermer leur boutique au moment de la fusillade. Les militantes étaient une trentaine, quelques-unes avaient 16 et même 15 ans.

Léonore Menendez resta quatre mois en prison. A sa mère, qui la réclamait, on répondait qu'elle avait été fusillée.

— Je tiens à dire que je suis prête à recommencer. Il faut faire comme les Russes, il n'y a pas d'autre solution.

✽

Les Jeunesses socialistes et communistes, montrant l'exemple à leurs aînés — exemple qu'ils se préparent à suivre — ont fusionné.

De leur action présente, Blanquita Carillo, la jeune sœur du secrétaire général de toutes les Jeunesses, va nous entretenir.



Un meeting des Jeunesses Communistes.



LA JEUNESSE

PAR DENIS

Blanquita Carillo, haute comme trois pommes, des yeux de poupée, un petit chapeau penché sur l'œil, est « Jeune socialiste ». Elle a 20 ans. Fille d'un des dirigeants du parti, elle fut, dès l'adolescence, une militante. A 16 ans, elle suivait les cours d'infirmières contrôlés par les chefs des milices et faisait des exercices militaires.

En octobre 1934, elle avait 18 ans. Elle prit part au mouvement. — Nous avons, dit-elle, travaillé énormément. Mais le plus intéressant, je ne puis pas le dire, car il faudra recommencer.

Depuis, l'activité ne s'est pas ralentie. Collectes pour les familles des victimes, pour les enfants. Vente de coupons pour le Comité d'Aide, manifestations à l'arrivée des enfants asturiens.

En septembre, après qu'elles se furent unies, les Jeunesses de Madrid organisèrent un meeting auquel assistèrent de 150 à 200.000 personnes.

A l'approche des élections, elles allèrent, sous la pluie battante, coller des affiches. Et puis, le jour venu, crièrent les candidatures à la porte des collèges électoraux, surveillaient le scrutin. On crut un coup de force, les militants étaient alertés, les Jeunes aussi. De 7 heures du matin à 3 heures du matin suivant, Blanquita ne s'assit pas un seul instant.

Blanquita Carillo, elle aussi, attend le grand jour, qui cette fois sera le bon. Elle veut une véritable république socialiste, sans lutte de classe. On ne l'obtiendra que par un mouvement révolutionnaire.

— Les Jeunes, dit-elle, sont aux côtés de Caballero, dans toute l'Espagne.

✽

Jeunes socialistes et jeunes communistes, en effet, ont participé à la fusion. L'Etoile Rouge des Jeunesses socialistes, la Faucille et le Marteau sont unis sur tous leurs journaux, qui donnent d'abondantes nouvelles de l'Union Soviétique.

On travaille désormais en commun. Un étudiant communiste de Barcelone va nous dire avec quel profit :

Les Jeunes Socialistes de Barcelone avaient un gymnase, pour 5 ou 6.000 personnes. Les professeurs étaient rétribués, les frais généraux très lourds. La cotisation mensuelle avait dû être fixée des revolvers. 3 pesetas 50 (7 francs environ), ce qui était cher, pour des ouvriers occupés trois jours par semaine et soutenant des pères, des frères, des chômeurs. Le gymnase était peu fréquenté.

Après la fusion, les Jeunes Communistes virent, avec surprise, que leurs camarades socialistes discutaient, dans leurs réunions, des grands problèmes politiques et que les questions d'intérêt local, comme celle du gymnase, se traitaient au centre.

Mauvaise méthode, dirent-ils. Chacun de nous doit adopter une activité précise : sport, culture, vie des écoliers, des étudiants, politique. Les sportifs prendront en main le gymnase, et vous verrez prospérer.

Ainsi fut une meilleure et les cours antifascistes celone qui y

Autre exemple de la aux mères sance » d'u

Les Jeunes des jeunes sur des calic

— Les ga tâche vous s

Elles cher cousant, on la conversat les femmes elles vinrent

Les jeunes veaux appui

Cette méth liaison des g nes Socialist

ils furent dé sont rapidem

Dans toute Séville, lorsq les équipes o et plus effica

Partout, les les fascistes des manifest

— Montrez La presse tant tué, dep

Dans les ca faire connaître les prises de

Ce sont en faire connaître

pourageuses p



Victoire! Le « Frente Popular » a triomphé aux élections!

JEUNESSE ESPAGNOLE montrant la voie

DENISE MORAN

Ainsi fut fait. Le gymnase eut bientôt des professeurs bénévoles, une meilleure gestion, la cotisation put être réduite à une peseta et les cours furent très suivis. Un « Centre Progrès » sportif et antifasciste a été créé. Il attire beaucoup de non organisés de Barcelone qui y prennent goût à la politique.

Autre exemple : dans les Habitacions à Bon Marché, les femmes de la bourgeoisie ont organisé des dispensaires, l'assistance aux mères et aux enfants. Elles accompagnent cette « bienfaisance » d'une emprise politique.

Les Jeunes Communistes visitèrent les H. B. M. Ils y trouvèrent des jeunes filles socialistes, occupées à peindre des mots d'ordre sur des calicots.

— Les garçons peuvent le faire, dirent-ils. Et vous, une autre tâche vous sollicite : créez un ouvroir.

Elles cherchèrent des parrainages et groupèrent les femmes. En cousant, on parla de tout. Mais, pendant le dernier quart d'heure, la conversation fut orientée vers la guerre, le fascisme. D'abord, les femmes écoutèrent en silence. Puis elles questionnèrent. Enfin, elles vinrent elles-mêmes à la politique, dès le début de la réunion.

Les jeunes filles, encouragées par ce succès, ont sollicité de nouveaux appuis. Les H. B. M. vont avoir un dispensaire antifasciste.

Ces filles, dont les plus jeunes ont 16 ans, se sont lancées dans la lutte.



Cette méthode que les Jeunes Communistes leur apportent : liaison des groupes avec les masses et non avec le centre, les Jeunes Socialistes l'accueillent avec joie. Ils comprennent pourquoi ils furent débordés par l'illégalité. Un moment désorientés, ils se sont rapidement adaptés.

Dans toute l'Espagne, l'action des Jeunesses est magnifique. A Séville, lorsqu'au début de cette année le Guadalquivir a débordé, les équipes de Jeunes ont organisé le sauvetage plus rapidement et plus efficacement que la municipalité.

Partout, les Jeunes s'emploient à maintenir l'ordre, à empêcher les fascistes de commettre des attentats. Dans les villes, au cours des manifestations, ils repèrent les gens qui au lieu de lever le poing, le mettent dans leur poche. Car, des poches, peuvent sortir des revolvers.

— Montrez vos mains, s'il vous plaît.

La presse de droite crie à l'Inquisition. Mais pourquoi ont-ils tant tué, depuis les élections ?

Dans les campagnes, les Jeunesses soutiennent les paysans, lors des prises de terres, et ont souvent empêché que des crimes fussent commis.

Ce sont encore les Jeunes qui vont, dans les villages arriérés, faire connaître les problèmes sociaux et leurs solutions. Devant les courageuses phalanges, le fascisme recule.

Denise MORAN.

Les enfants des mineurs asturiens tués en octobre 1934 arrivent à Madrid, où ils seront recueillis par les familles ouvrières.



DE
GEORGES DAVID

monsieur ARISTIDE

L voici qui revient de chercher son journal au bureau de tabac, M. Aristide (M. Aristide Beau), calme et conséquent, bras écartés et l'« Echo de Paris » grand ouvert devant lui, comme une bannière. On ne voit que cet « Echo de Paris » dans la rue... M. Aristide fait trois pas, M. Aristide s'arrête — tu, tu, fu fu fu fu — devant la vitrine de l'horloger, qui le reflète des richelieu vernis au chapeau mou tombant sur le col rabattu. Il repart, s'arrête encore. Le voici devant la « Nouvelle Epicerie Moderne ». Peut-être s'assimile-t-il l'article de Pertinax ou de M. de Kérillis ?

— Tu, tu, fu fu fu fu... Tas de galopins !

Ce n'est évidemment point M. Pertinax, ni M. de Kérillis, que M. Aristide entend traiter ainsi : ce serait plutôt, sans aucun doute, les mauvais Français, les patriotes attédis, que ces messieurs ne cessent guère, hélas ! — et avec juste raison — de chapitrer et de fustiger.

— Galopins... barbouillés !

M. Aristide avise des affiches, sur le mur du quincailleur : des grandes, des petites, des rouges, des vertes, des jaunes. Les richelieu en équerre, solidement, les mains derrière le dos, l'« Echo de Paris » au bas de l'échine, il en considère un longuement, la plus vaste, la plus écarlate. Sa tête forte se balance de droite et de gauche. Un sourire sceptique soulève sa moustache à l'américaine, un sourire qui, certainement, veut dire : « Encore des mensonges toujours du bourrage de crânes, tss, tss. »

M. Aristide passe au long des acacias touffus de sa villa de toutes les couleurs, dans l'avenue de la gare. La courte rondité de Mme Aristide, qui est en lessive, encombre le seuil de la buanderie. On entend, quelque part, hucher la servante, demoiselle assez mal embouchée, à l'ordinaire. M. Aristide fronce le sourcil, pénètre dans la salle à manger. Les Grossignou et les Guillonnet ont bien un buffet Renaissance, comme celui-ci, mais ils n'ont pas la pannetière assortie, ni le régulateur, assorti également, avec carillon Westminster. Les gravures aussi, sont très bien. Mme Barbotin, la dame du banquier qui fait de l'aquarelle, appelle ça des natures mortes. Un gâteau de Savoie et des pêches, dans du bordeaux. C'est du bordeaux : on voit l'étiquette sur la bouteille... De son pas tranquille, M. Aristide a pénétré dans la salle à manger. Et tout de suite, soigneusement, il a plié son « Echo de Paris » et l'a posé sur le coin du buffet Renaissance comme quelqu'un qui, déjà, ne veut plus entendre parler de lui.

C'est un fait : chez M. Aristide, l'« Echo de Paris » a, en tant que gazette, une carrière assez courte. A peine entré dans la salle à manger Renaissance, il est, si j'ose dire, mis à la retraite d'office. Il a, immédiatement, le choix entre : allumer la cuisinière, le matin, ou, coupé en petits morceaux, garnir la planchette des W.-C.

Mais c'est, pensez-vous, que M. Aristide cache son jeu. Il fait de l'ostentation avec l'« Echo de Paris » et se repaît, en catimini, de « Populaire » et d'« Humanité ». Ne pensez pas cela, vous seriez dans l'erreur. M. Aristide est un homme droit ; il ne cache rien du tout. M. Aristide ne lit pas l'« Echo de Paris » ; mais il ne lit pas non plus l'« Humanité », ni le « Populaire », et cela pour la bonne raison qu'il ne sait pas lire.

Et ne croyez point qu'il ne sait pas lire relativement, et qu'il se débrouille quand même un peu, comme la mère Calendrier, dans les grosses lettres de son livre de messe. Non, c'est bien simple : M. Aristide ne sait pas lire.

On s'étonnera grandement, bien entendu. Comment, voilà un homme qui a su conduire son affaire comme pas un. Il a gagné gros, dans le temps, avec son négoce des bestiaux et d'autres négoce tout aussi avantageux, on peut le dire. Un homme qui est pour l'ordre et la conservation des biens, et qui est conseiller municipal. Un homme en vue dans la société, qui fréquente, non seulement M. Bonaventure, M. Félix Lambert et M. Savoureux, mais aussi, à l'occasion, les Grossignou et les Guillonnet, l'authentique bourgeoisie de l'avenue de la gare. Un homme qui achète l'« Echo de Paris », tous les soirs, au bureau de tabac, et qui est officier d'académie. Ne l'oublions pas, M. Aristide, M. Aristide Beau, est officier d'académie. Il est même le seul officier d'académie de la localité portant son ruban violet à la boutonnière d'apparente façon. Les autres per-

sonnes décorées de cet ordre ne se parant que d'un fil d'une étroitesse ridicule — c'est la mode, dit-on — et comme si elles avaient pleuré pour l'avoir, remarque, non sans raison, M. Aristide. Et cet homme ne saurait pas lire ?

Mais il n'a jamais été dit dans les règlements qu'il fallait qu'un conseiller municipal sût lire. Bien. Mais un officier d'académie ? C'est à voir... En tout cas, il n'y a rien, là, de la faute de M. Aristide. C'est par erreur que M. Aristide a reçu les palmes académiques. Membre du jury, chaque année, du concours d'animaux gras, M. Aristide avait été l'objet d'une légitime proposition pour le Mérite Agricole. Dans le même temps, on sollicitait pour M. Giloire, le percepteur arrivant à sa retraite, les palmes académiques. Fut-ce la faute de la mairie, fut-ce celle de la préfecture ? Certaines personnes prononcèrent le mot de pagaie

— les dossiers, en haut lieu, se brouillèrent et se rebrouillèrent. Tant et si bien qu'un premier janvier M. Giloire reçut le Mérite agricole et M. Aristide les palmes académiques.

Boussiquet, le maire, promit aussitôt d'arranger les choses et de faire rentrer tout dans le droit chemin. Mais Boussiquet n'arrangea rien, selon son habitude, et les choses restèrent en l'état. M. Giloire ne s'en est point consolé ; il prétend qu'on l'a couvert de ridicule. M. Giloire exagère ; il ne faut pas mettre de ridicule où il n'y en a point. M. Aristide, lui, s'est parfaitement accommodé de la situation.

M. Aristide est un homme d'une si aimable originalité ! Chacun se plaît à le reconnaître. Et les nombreux tss, tss, fu fu fu dont il égaye ses propos ne sont pas étrangers à cette excellente réputation. Les deux « tss tss » sont sans impor-

tance. Je vous l'accorde. Il n'en est pas de même des « fu fu fu fu » qui, inmanquablement, viennent derrière. Quatre notes sifflées, que M. Aristide obtient en arrondissant la bouche sur sa moustache coupée à l'américaine. Quatre notes qui sont toujours — et c'est bien là le plus curieux de l'affaire — un accord parfait descendant en arpège sur la tonique. L'accord parfait de do majeur, dans le ton de l'orchestre, c'est-à-dire, au diapason normal ; et toujours d'une justesse impeccable. Ce qui fait l'admiration de Firmin Bois, le chef de fanfare : l'accord parfait de do majeur, et sans connaître un mot de musique.

Mais ce par quoi M. Aristide est encore plus remarquable, c'est, incontestablement, la façon fort originale qu'il a de transformer certains mots de la langue française, de les habiller à sa convenance, c'est-à-dire fastueusement, et, il faut s'empresser de l'avouer, souvent avec un solide bon sens.

Ainsi, pour M. Aristide, le lustre en bronze massif de sa salle à manger Renaissance n'est pas un lustre, c'est un « illustre ».

— Y me coûte dans les douze cents francs, tenez, c't'illustre-là !

M. Aristide met toujours, en cas de mauvais temps, un superbe vêtement de pluie, un magnifique imperméable kaki, avec une ceinture large comme une ceinture d'évêque. Mais cet imperméable n'est pas un imperméable, c'est un « imperceptible ». Pour tout l'or du monde, M. Aristide n'appellerait son imperméable autrement qu'un imperceptible. C'est son droit, et il trouve que ça fait mieux ; comme il trouve que ça fait mieux de dénommer « eau tourmentée » l'eau de Seitz de son picon-curaçao.

S'en va-t-il à l'enterrement d'un oncle à héritage ? Il emporte une couronne « mortuelle ». Revient-il de la noce du neveu de M. Sylvain Guillonnet, où on a donné, après la danse, une sorte de lunch ? Il parle d'« orchestrerie » et de « déjeuner-souppatoire ». Si Mme Aristide reçoit des visites le jour où elle fait couler la lessive, il l'excusera en assurant, de façon fort courtoise, qu'elle est en « lavement ». La parenté l'unissant à de lointains cousins n'est qu'une petite « parenthèse ». Et le cortège organisé, chaque année, pour la fête du pays, n'est pas, bien entendu, un cortège ; ce n'est pas non plus une cavalcade, ni une mascarade, ni une manifestation, ni une procession, ni rien d'approchant : c'est une « tramadoire », une grande « tramadoire ». Et remarquez, s'il vous plaît, que ce mot, « tramadoire », fabriqué de toutes pièces par M. Aristide, donne assez bien l'idée, avec sa sonorité qui se prolonge, de quelque chose de bruyant et de cocasse s'en allant par les rues ; de quelque chose qui n'en finirait pas, avec une queue longue comme « d'aujourd'hui à dimanche en huit », selon la vigoureuse expression de Bouboute, le marchand d'anguillettes... Une « tramadoire », une grande « tramadoire ».

Mais, demanderez-vous, peut-être, avec sa philosophie souriante, ses « fu fu », ses « orchestrerie », ses « illustre » et ses « tramadoire », M. Aristide ne se moquerait-il pas un peu du monde ?

Et pourquoi, je vous prie, M. Aristide se moquerait-il du monde ? Non. Ce serait bien mal le connaître que de mettre en doute, ainsi, son évidente sincérité. M. Aristide est, je l'ai déjà dit, un homme sans détours. Et vous trouverez ici vingt personnes pour affirmer que c'est de la meilleure foi du monde, par exemple, que M. Aristide consultant l'« Echo de Paris » et tenant la 8^e page, la page des Renault et des Ford, à l'envers, c'est-à-dire : la tête en bas (quand il tombe tout de suite sur la première page, M. Aristide sait parfaitement comment on doit tenir un journal, à cause des grosses lettres du titre ; mais on ne tombe pas toujours sur la première page), c'est de la meilleure foi du monde, affirmeront nombre de personnes, que M. Aristide vous dira, l'œil rond devant ces « aérodynamiques » et ces « grand sport » sens dessus dessous et les pattes en l'air : « Toujours des accidents... toujours des excès de vitesse... tas, tss, fu fu fu fu ».

Extrait d'un roman à paraître : « Officiers d'académie. »

DESSIN D'YVETTE GUILBERT



est pas
ui, im-
Qua-
obtient
mous-
re no-
oien là
accord
la to-
najeur,
lire, au
ne jus-
admira-
nfare :
t sans

est en-
ntesta-
qu'il a
la lan-
conve-
et, il
souvent

tre en
er Re-
est un

cents

cas de
ent de
kaki,
cein-
méable
im-
monde,
erméa-
C'est
mieux;
eux de
eau de

oncle
uronne
oce du
où on
rte de
et de
Aristi-
le fait
assu-
lle est
ssant à
petite
rganisé,
n'est
n'est
mas-
une
c'est
tra-
plait,
qué de
ne as-
qui se
ruyant
rues ;
t pas,
d'au-
lon la
ate, le
rama-

, avec
, ses
et ses
e mo-

ristide
Ce se-
mettre
cécité.
hom-
ez ici
c'est
exem-
Echo
page
c'est-
tombe
ge, M.
nt on
gros-
tombe
c'est
neront
ristide
érody-
sens
l'air :
rs des
fu.

« Of-

TÉ
A. STEIN



B IEN avant 1905, je sillonnais déjà les routes de France...
Rassurez-vous, je ne vais pas vous conter quelque histoire « de mon temps... ».

Je veux simplement avouer qu'au cours de multiples voyages dans cette période de l'avant-guerre, il ne m'est jamais arrivé d'apercevoir dans un paysage verdoyant la moindre tache claire et pimpante d'une tente de campeur.

Depuis la guerre, que nous avons pris l'habitude de considérer comme point de départ d'une ère nouvelle, de transformations profondes en tous domaines, il y a du nouveau pour le camping.

Dans la région parisienne, notamment, des camps permanents, Challifert, Bonneuil, Sermaize, Noisy-le-Grand, ont été installés. D'autres saisonniers, dans les Pyrénées, en Chartreuse, ont été ouverts l'été. Et au hasard des chemins je rencontre fréquemment les maisons de toile des nomades modernes du tourisme.

Certes, les premiers initiés n'étaient pas toujours experts dans l'art de camper. Il me souvient, à ce sujet, d'une équipée plaisante dont, un matin, je recueillis le récit dans un coin perdu du Cantal.

A la fin d'une belle soirée d'été, quelques amis installent leur camp sur un terrain idéal. Clair de lune dans un ciel immaculé. On s'endort. Au tintement argentin de clochettes, des yeux s'ouvrent... comme en un rêve, ils voient se profiler sur l'écran de la tente des ombres fantasmagoriques, des cornes grandes comme ça... Des souffles inquiétants... des câbles de tension vibrent, sont arrachés... des galopades... une tente s'effondre sur ses occupants.

Par quel mystère les vaches d'un fromager voisin s'étaient-elles évadées de leur enclos?

Quelques jours auparavant nos novices bivouaquaient dans une clairière attrayante. Douillettement enveloppés dans leur sac de duvet, ils s'étaient endormis. La pluie résonnait sur les toiles... Qu'importe! Le matériel était de qualité. Réveil en sursaut... désastre... ils baignaient dans cinq centimètres d'eau...

La tente était au centre d'une malencontreuse cuvette naturelle formée par le terrain.

Quelques précautions élémentaires, un minimum de technique de camping, auraient évité ces déboires. Déboires pris galement d'ailleurs. Le moral de nos débutants n'en était pas affecté.

Leur cœur de néophytes palpitait encore à l'attrait qu'ils éprouvaient à s'endormir en sentant vibrer la nature au tout de soi.

Ils me décrivaient l'enchantement des couchers ou des levers du soleil, la séduc-

P L E I N A I R

tion des paysages du matin lorsque se déchire l'ouate des brumes appelée par les premiers rayons du soleil.

Et l'agrément de manger quand on veut, où l'on veut, ce qu'on veut! — d'échapper aux relents des cuisines standard des hôtels en écoutant le pétilllement d'un foyer de brindilles ou le ronronnement du réchaud.

Combien sont-ils de milliers chaque semaine à s'évader de la grande ville? Sur ce point, l'avis des commerçants en matériel de camping est révélateur. Ils sont généralement dévalisés.

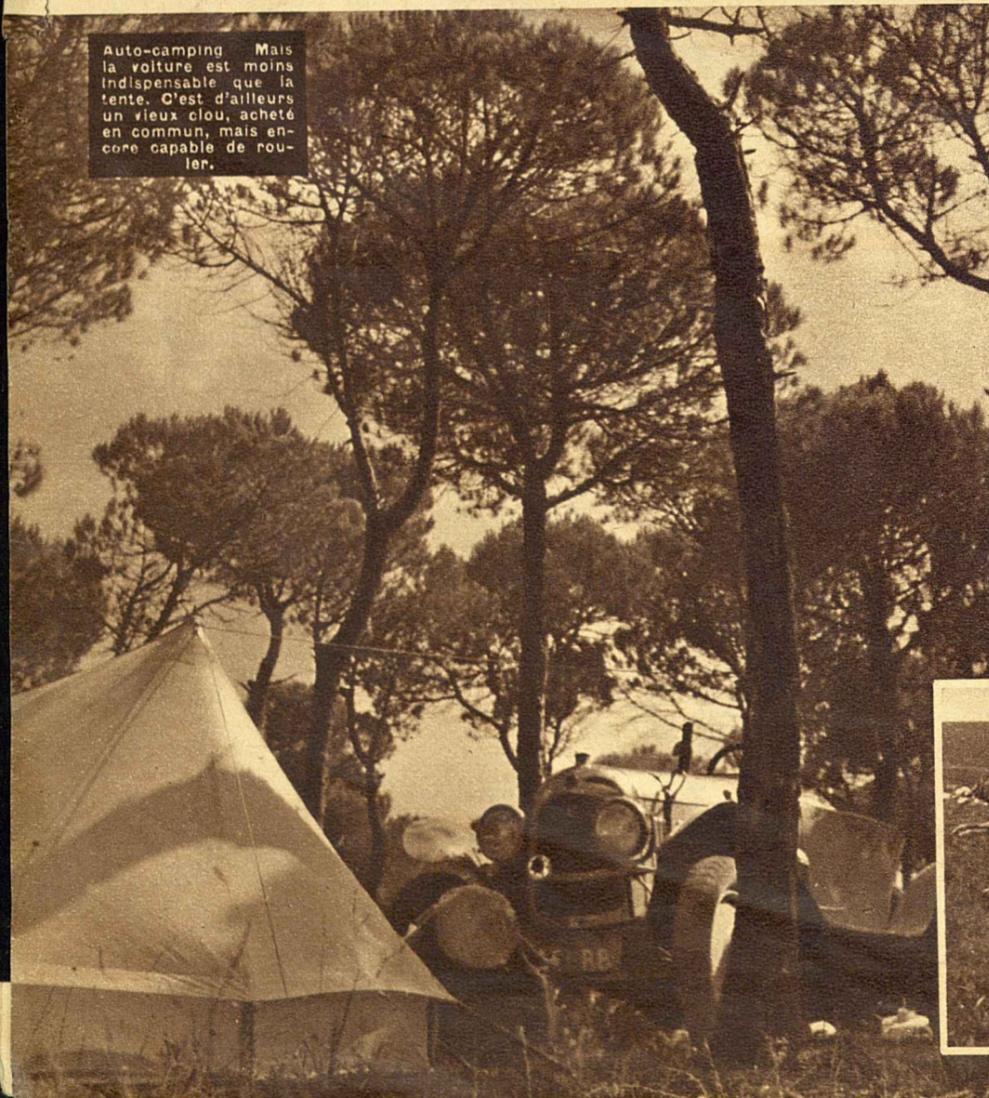
Nous vivons à une époque d'évolution. La pratique du grand air était dans les usages en Angleterre, en France, dans les Empires Centraux, en Allemagne, etc... Notre retard ne sera plus de longue durée; la vie ne sera plus ce qu'elle fut autrefois.

Il est parlé de 1900, qu'on a souvent raillé, mais aucuns le regrettent.

Je déclarerai tout net que j'aime mieux la jeunesse d'aujourd'hui. Elle fait preuve de maturité, elle est plus libre et plus vertueuse. Il n'est pas inutile d'insister sur ce point, car certains esprits chagrins se plaisent à voir dans la nudité relative des minimalistes une tendance à l'immoralité et à la dissolution des mœurs.



Auto-camping. Mais la voiture est moins indispensable que la tente. C'est d'ailleurs un vieux clou, acheté en commun, mais encore capable de rouler.



La jeunesse a soif d'apprendre, de voyager; elle a raison.

La jeunesse a soif d'indépendance; elle a raison.

La jeunesse a soif de santé et de grand air; elle a raison.

Notre système social, la crise économique lui créent des difficultés.

Dans une certaine mesure et sur un certain terrain, le camping peut être un des moyens propres à satisfaire ses aspirations.

Les campeurs se divisent en diverses écoles. Il y a ceux qui ne se déplaceraient pas sans tous les *impedimenta* qu'implique le souci du confort... Rançon : poids et volume. Il y a ceux qui se contentent du strict nécessaire. Il en est qui plantent leur tente au centre d'une région et rayonnent autour. Il en est qui vagabondent sans se séparer de leur légère maison. D'autres se déplacent à pied, à bicyclette, d'autres en canoë, voire à moto — ou bien restent sédentaires dans un camp collectif. Certains ne comprennent pas le camping sans naturisme et sont des végétariens convaincus.

Chacun dans son domaine préconise ses solutions propres.

Pourtant l'expérience de pratiquants

avisés permet d'indiquer quelques règles générales et de déterminer un équipement type. Rien n'empêche, dans le détail, de les adapter à ses besoins personnels.

Tout en roulant, l'autre samedi, sur la route de Fontainebleau, nous devisions avec un jeune couple de cyclo-campeurs sur le sujet qui nous occupe.

La qualité de leurs machines, le soin apporté à l'installation du matériel et à la répartition des charges avaient retenu mon attention.

Leur parfaite connaissance de la question faisait de leur conversation un utile enseignement et je ne puis mieux faire que de leur céder la parole.

— Ce qui m'indigne, disait entre autres mon interlocuteur, c'est qu'à Fontainebleau l'accès de la forêt n'est pas libre pour les campeurs.

— Comment, le domaine de l'Etat ne serait pas accessible à tous?

— Absolument pas. Dans les forêts domaniales, certains endroits seuls sont autorisés exceptionnellement, et sous la surveillance des gardes forestiers. D'ailleurs, si étonnant que cela paraisse, les campeurs tombent scandaleusement sous les coups de la législation régissant le séjour des nomades.

— Mais, à ce compte, vous ne devez plus compter les avatars avec les propriétaires de terrains...

— A la vérité, non. Quand nous passons seulement la nuit, loin des habitations, nous ne nous soucions pas du propriétaire. Nous évitons, bien entendu, de nous installer dans un terrain cultivé. Près des maisons, nous cherchons le propriétaire et avec un peu de correction, le paysan ne fait jamais de difficultés pour accorder l'autorisation et même de petites facilités pour le ravitaillement. De toute façon, nos groupements devront s'attacher à faire rapporter certains règlements dé-

suets et m...

mée. Et comme...

dont avaient...

Jamais de...

dépension...

qu'après d...

Midi qui pe...

tres en une...

« Il est p...

vallées hum...

« Le mieu...

plat exposé...

« Si le t...

d'inconvénie...

bres. Par la...

de l'éviter.

« Bien en...

cun nid de...

cune fourmi...

site est agré...

proximité, v...

— Et vous...

des incident...

péries, le fr...

— Bien a...

sommes ven...

onomie. De...

sir, comme...

football, de...

« Notre...

cellent et...

chiffres? M...

1 m. 20 x 2...

de sol impe...

ment craîn...

« Nous av...

tres d'altitu...

tre sac de c...

que 1.700 gr...

« Notre...

en aluminu...

menus acc...

los. Faites...

Suivant le...



Deux jeunes campeuses, qui n'ont pas attendu « l'âge de raison » pour savoir monter leur tente.



Manger quand on veut, où l'on veut.



Le camping ne prédispose pas au spleen.



Pas d'insomnie, sous la tente.

AMERZ!

s règles
équipe-
le dé-
person-
sur la
visions
ampeurs
le soin
iel et à
retenu
la ques-
un utile
ux faire
e autres
ontaine-
as libre
Etat ne
étés do-
ont au-
la sur-
D'ail-
isse, les
nt sous
t le sé-
e devez
es pro-
passons
tations,
priétai-
le nous
près des
riétaire
paysan
accor-
tes fa-
ute fa-
ttacher
nts dé-

suets et modifier une législation périmée.
Et comme je lui contais l'inondation dont avaient été victimes une nuit certains campeurs, il ajouta :
— Jamais on ne doit camper dans une dépression formant réservoir. Pas plus qu'auprès du lit de certains torrents du Midi qui peuvent monter de plusieurs mètres en une nuit.
« Il est préférable d'éviter les fonds de vallées humides.
« Le mieux est de choisir un terrain plat exposé au soleil levant.
« Si le temps est beau, il n'y a pas d'inconvénient à s'installer sous les arbres. Par la pluie ou l'orage, il convient de l'éviter.
« Bien entendu, il faut s'assurer qu'aucun nid de vipères ou de guêpes, qu'aucune fourmilière n'est aux alentours. Si le site est agréable et qu'une source coule à proximité, voilà le terrain rêvé. »
— Et vous n'avez jamais été rebuté par des incidents désagréables, par les intempéries, le froid, le poids à transporter...
— Bien au contraire. Au début, nous sommes venus au camping par esprit d'économie. Depuis, nous campons par plaisir, comme d'autres font du tennis, du football, de l'auto...
« Notre équipement est d'ailleurs excellent et léger. Voulez-vous quelques chiffres? Ma canadienne à double toit de 1 m. 20 x 2 mètres, ne pèse, avec sa toile de sol imperméable, que 3 k. 700. Comment craindre l'humidité là dedans?
« Nous avons passé la nuit à 2.400 mètres d'altitude sans souffrir du froid et notre sac de couchage en duvet ne fait guère que 1.700 grammes.
« Notre réchaud à essence, la popote en aluminium, trousse de pharmacie et menus accessoires ne dépassent pas 3 kilos. Faites le total! Moins de 10 kilos... Suivant le genre et la qualité, un tel

équipement peut coûter de 300 fr. à 800 francs.
« Certains préconisent le matelas pneumatique. A mon avis, c'est froid et fragile. Lorsque je puis m'en procurer, je préfère de beaucoup la paille, qu'un paysan vous cède à 4 sous le kilo et qui fleurit bon.
« Maintenant, nous aimons cette vie de camp, où l'homme redevient lui-même, loin du conformisme et des usages qu'impose la civilisation. Notre simplicité fait tomber la méfiance des habitants des campagnes avec lesquels nous avons lié souvent de précieuses amitiés.
« Si vous aimez le travail tout fait, le confort suspect de l'hôtel, l'insolence des gérants ou le papotage des tables d'hôte... ne campez pas!
« Si vous ne voulez pas vous abaisser à certaines besognes ménagères, si vous ne regardez pas à la dépense, si vous avez peur de remorquer quelques kilos... ne campez pas!
« Mais si vous ne reculez pas devant de menues corvées, si vous êtes optimiste, débrouillard... campez!
« Si vous aimez l'indépendance, le voyage pimenté d'aventures et d'imprévus, si vous aimez la nature et la simplicité... campez! »
Telle sera notre conclusion.
Ch. ANTONIN.





UN CONTE INÉDIT D'ALBERT FRIEDRICH

Le village sans hommes

DEUX hommes de forte carrure, sanglés dans l'uniforme des S. S., s'approchaient tranquillement d'un village dont bien souvent ils avaient entendu parler. Un congé les avait amenés dans la région et la visite de l'endroit néfaste les tentait.

— Tu te rappelles ce qu'on fait au juste les hommes de ce patelin ? demanda le jeune Merker. Moi, je ne sais plus.

— Ces cochons, ils ont forcé le patron du grand moulin là-bas à prendre part à une de leurs sacrées réunions. Lui, c'était un bon membre du parti, mais que pouvait-il faire, seul contre cette horde rouge ?

— Bien sûr, que pouvait-il faire ? Il a fait ensuite son devoir en les dénonçant à la Gestapo. Mais combien étaient-ils donc ?

— 270. Et maintenant les voilà tous arrêtés. Quelques-uns même sont déjà jugés et condamnés à plusieurs bonnes années de prison.

— Je le sais. J'espère bien que les autres ne tarderont pas à les suivre.

Merker réfléchissait : 270. Et toutes ces femmes qui étaient restées sans hommes...

Schindelmänn avait la même pensée.

Et ils continuaient à marcher, mais en silence.

Ils avaient atteint les premières maisons du village et déjà le moulin apparaissait, pesant et noir, à l'autre bout de la rue qui allait en pente.

Quelques petits garçons s'étaient accrochés à la manivelle d'un puits et se donnaient toutes les peines du monde pour faire jaillir l'eau qui devait remplir leurs seaux. Un autre, dans une cour, frappait une bûche énorme avec une hache bien trop lourde pour lui. Les enfants frôlaient les étrangers de leurs regards, puis baisaient les yeux.

— On voit bien que personne ne s'est donné la peine de leur apprendre à saluer, grommela Schindelmänn. « Ça n'a rien d'étonnant avec de pareils pères. On pourrait peut-être essayer d'instruire les mères, tu ne penses pas, petit ? »

Merker eut un ricanement.

— Mais où sont-elles donc, ces maudites femmes, s'écria l'autre. C'est à croire qu'elles sont allées rejoindre leurs chers époux !

Merker fit de la main un vague mouvement dans la direction des champs. Il avait remarqué là quelques femmes qui allaient et venaient lentement. Dans un petit jardin, un vieillard bêchait la terre et dans un autre une femme âgée se penchait sur son tricot. Personne ne semblait remarquer les Chemises-Brunes.

Enfin une porte grinça et une jeune femme, une cruche de lait à la main, monta la rue. Merker la fixa d'un regard à la fois curieux et insolent ; il attendait quelque chose, il ne savait pas très bien quoi : un signe de révolte ou simplement un peu de rouge qui viendrait aux joues. Schindelmänn, lui, la contemplait avec un sourire. La femme regardait droit devant elle. Elle était grande et portait la tête haute. Son regard fixa d'abord Merker, puis son compagnon. Elle ne l'abassa pas devant eux. Son visage ne changea nullement.

Ils remarquèrent deux affiches déchirées qui, tant bien que mal adhéraient au mur d'un hangar. En s'approchant, ils virent la porte fermée par une poutre et au-dessus une inscription maladroite au goudron : Cinéma. Les affiches endommagées annonçaient un film dont on ne pouvait guère plus reconnaître le titre mutilé mais la date, restée lisible, indiquait un dimanche depuis longtemps passé.

Schindelmänn commençait à s'impatienter. Il aurait voulu voir des femmes. D'un geste résolu, il ouvrit la palissade d'un petit jardin, le traversa, atteignit le seuil de la maison et se dirigea tout droit vers la pièce du fond. C'était une chambre minuscule, meublée sommairement. Un vieillard somnolait sur une chaise et agitait lentement de sa main une sorte de berceau, posé sur une table. Schindelmänn fit un pas de plus et avec stupeur il vit dans le berceau un petit enfant en train de sucer son biberon.

— Lève-toi ! cria-t-il au vieillard.

Mais celui-ci le regarda en clignotant des yeux, il porta sa main libre à son oreille et fit non de la tête. Par la

fenêtre derrière son dos, Schindelmänn vit de nouveau les femmes bouger dans les champs. Il quitta la maison. Soudain le crépuscule tomba et les contours du moulin se firent indistincts. Ça et là s'allumèrent des lumières et des cheminées montèrent de minces raies de fumée. Des pas retentirent de tous les côtés. Des enfants portant des corbeilles, des cruches et des seaux se rassemblèrent autour des puits, d'autres disparurent dans les deux maisons que Merker et Schindelmänn reconnurent alors pour être celles de l'épicier et du boulanger. Des femmes apparaissaient derrière les fenêtres et aux seuils des portes. Nombre d'entre elles portaient dans les bras leurs enfants, d'autres tenaient dans les mains les bas qu'elles venaient de reprendre, des cuillers en bois, des chiffons. Des femmes arrivaient des champs, s'approchaient d'un pas rapide de leurs maisons. Leurs regards rencontraient ceux des Chemises-Brunes, mais ils étaient si froids, si fiers et si hostiles que même Schindelmänn en était décontenancé.

— Dis donc, demanda Merker, trouves-tu cela drôle ? Je m'étais autrement figuré cette promenade.

— Patience, murmura Schindelmänn, il faut attendre qu'elles ne soient plus en troupeau comme maintenant.

Ils s'engagèrent dans une ruelle, donnant sur la grande route. A ce même instant, une sirène fit entendre son hurlement qui annonce l'heure du repos. Le cri s'étendit jusqu'au village dépeuplé et les deux hommes virent toutes les femmes en face d'eux, au bord de la route, tourner leurs têtes vers le moulin pesant et muet qui, autrefois, ouvrait lui aussi ses portes à la même heure.

Mais la route demeura vacante.

Les femmes disparurent.

— Que diable, pensa Merker, cette sirène ne veut donc pas se taire ? Elle vous casse les oreilles...

Tout à coup, il remarqua qu'au son de la sirène avait succédé une voix humaine, une voix terrible, dénaturée, qui hurlait dans son dos, à l'intérieur de la maison. D'abord il n'entendit que des cris, puis il discerna des paroles :

— Charles - ton enfant - Charles - viens - Charles !

— Allons-nous-en, balbutia Merker.

— Pourquoi ? répliqua cyniquement son compagnon. Voilà quelque chose qu'il n'est pas donné d'entendre tous les jours...

Ils regagnèrent la grande route. Elle se prolongeait dans les champs, bordait la forêt ; un peu plus loin apparaissait un long mur, Schindelmänn venait justement de parler de ce mur, quand Merker aperçut une jeune fille à quelques pas d'eux. La face tournée vers le village, elle s'accoudait à un tronc d'arbre — non, elle ne s'accoudait pas, elle l'étreignait plutôt ; elle enlaçait l'arbre de ses bras, se serrait à lui si bien que les contours de son corps sveltes, ceints d'une étoffe foncée, semblaient presque invisibles. Elle ne bougeait pas, et son visage aussi se pressait contre le bois.

— Je voudrais, pensa Merker, je voudrais...

Quelques instants plus tard, ils passèrent à côté d'une hutte. La porte s'ouvrit, une grande femme parut, elle portait une lanterne à la main.

— Vous venez, demanda-t-elle en les regardant de ses yeux fiévreux.

Schindelmänn acquiesça en riant.

La femme allait d'un pas aussi rapide que celui des hommes et répondit aux grosses plaisanteries de Schindelmänn en hochant la tête et en chuchotant confusément. Depuis quelques instants déjà, ils longeaient le mur.

— Nous voici, dit enfin la femme, en ouvrant une porte. Schindelmänn ne put s'empêcher d'émettre un petit sifflement.

— En voilà une qui va fort, grogna-t-il jovialement, en donnant une petite tape à Merker. Ils étaient dans un cimetière.

Merker s'emporta :

— Tais-toi, sais-tu seulement, ce qu'elle veut de nous ? Elle doit être folle !

— Il me semble que tu n'es pas dans ton assiette, petit ? Es-tu encore un bébé ? Attends voir un peu, papa t'aidera à comprendre !

La femme les avait conduit tout au bout du cimetière, là où la terre noire n'avait presque plus de tombes.

— Voilà, dit-elle, en désignant quelques monticules qui, en guise de croix, portaient des branches mortes. C'est moi qui ait fait cela.

— Ça va, fit Schindelmänn en s'emparant du poignet de la femme. Où veux-tu qu'on se couche ?

La femme fixait des yeux les tombeaux :

— Ici est mon gars ! ils l'ont assassiné !

— Femme, cria Schindelmänn.

— Et ici mon mari — 12 ans de prison. Et Werner...

Schindelmänn tenait toujours le poignet de la femme et il tâchait de la coucher par terre. Mais la folle agitait la lanterne devant les yeux de l'homme.

— Merker, cria celui-ci, prends-lui donc ce machin, elle finira par m'aveugler !

Il ne put entendre la réponse de Merker, car la femme balbutiait :

— Ici Werner — vous avez assisté à sa mort, n'est-ce pas ? Sa femme s'est pendue !

Schindelmänn lui tordait le poignet, alors, en hurlant, elle le frappa au visage avec la lanterne. Il recula d'un bond, dégaina son revolver, en asséna un coup de crosse sur la tête de la femme, qui poussa un cri, puis tomba.

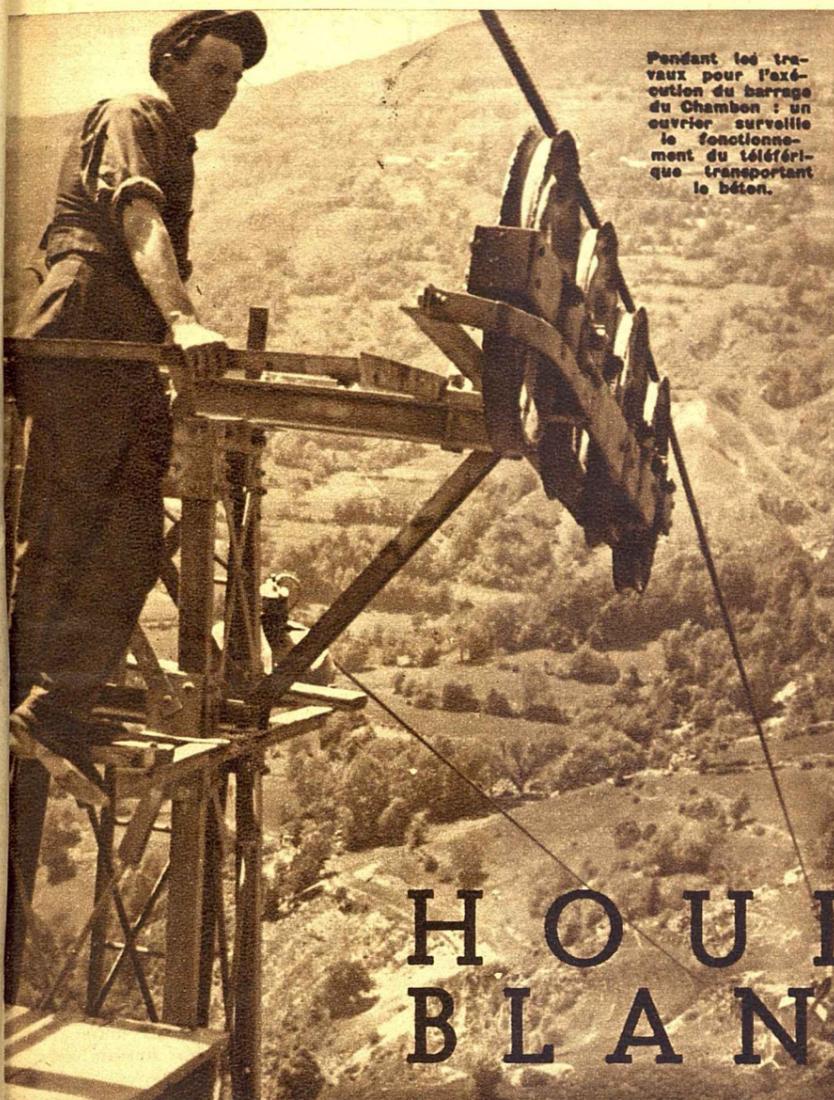
Schindelmänn se tourna vers Merker. Sa main tremblait si fort qu'il n'arrivait pas à mettre à sa place le revolver. Merker s'appuyait au mur.

— Idiot, murmura-t-il, la voix pleine de reproches, et il pensait :

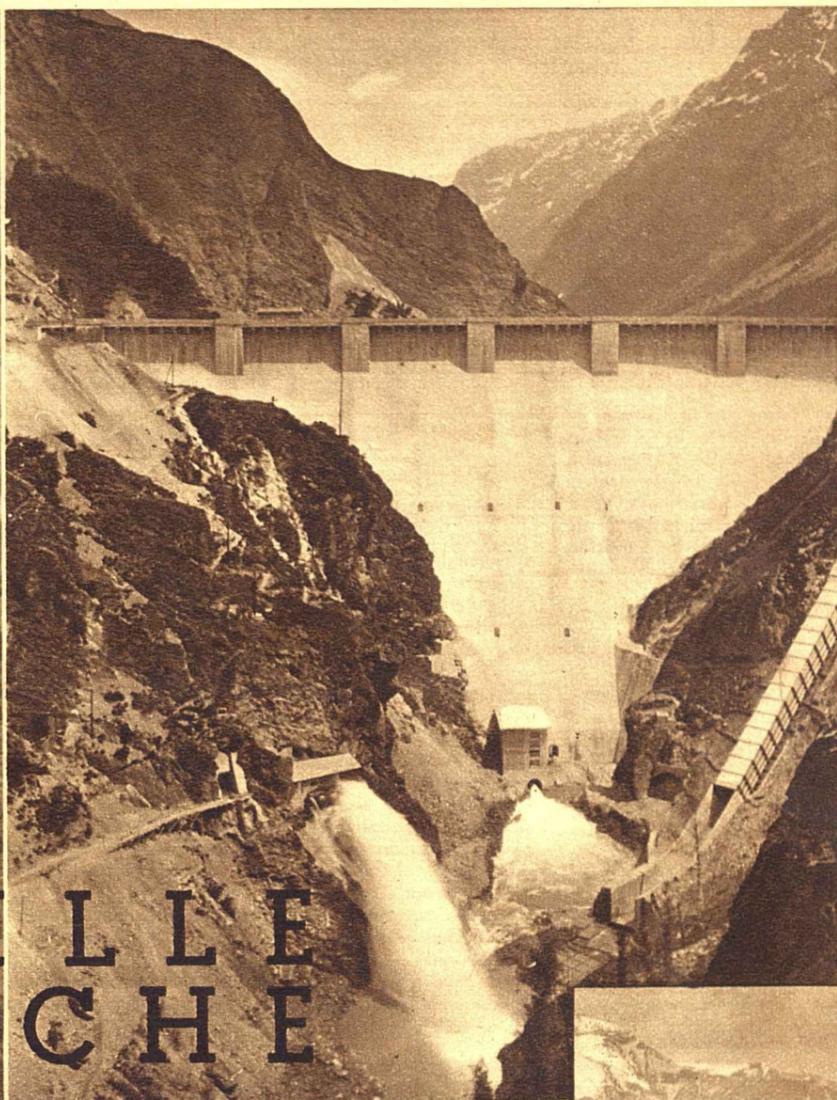
— Pourvu que la jeune fille ne soit plus à son arbre...

Schindelmänn vit devant lui les visages muets, hostiles et héroïques des femmes qui les avaient cernés dans le village, et il avait peur du retour.

GRENOBLE PLAQUE TOURNANTE DES ALPES



Pendant les travaux pour l'exécution du barrage du Chambon : un ouvrier surveille le fonctionnement du téléphérique transportant le béton.



Le barrage du Chambon, vu d'en aval.

Le lac artificiel, long de 4 km., qui accumule 54 millions de mètres cubes d'eau.

HOUILLE BLANCHE

CENTRE de sports d'hiver, centre d'alpinisme, Grenoble est un des points essentiels de l'industrie électrique française. C'est la capitale de la houille blanche. Cette primauté lui fut confirmée par l'importante exposition électrique qui s'y tint, en 1926, dans le parc d'expositions. Sa tour d'orientation en est un durable témoignage.

Grenoble est le champ de bataille de deux trusts : d'une part le trust de l'Energie Industrielle, qui a, petit à petit, réuni toutes les petites usines de la région et d'autre part, le trust de l'Union Nationale de l'Industrie Electrique, propriétaire des deux principaux barrages du Dauphiné, le Chambon et le Sautet. Au Chambon, se trouve un central électrique, issu d'un lac artificiel long de quatre kilomètres, qui a submergé trois villages et accumule cinquante-quatre millions de mètres cubes d'eau.

LE SAUTET

Le Sautet est un barrage établi sur le Drac, torrent affluent de l'Isère. C'est la dernière réalisation de l'industrie hydro-électrique française.

Le Sautet est un magnifique Canon de deux cents mètres de profondeur et d'environ un kilomètre de long que le Drac a creusé entre les massifs du Devouly et du Pelvoux, à soixante-dix kilomètres de Grenoble.

Pour établir le barrage du Sautet, on a créé un lac artificiel de 350 hectares de superficie et de 130 millions de mètres cubes de capacité totale. Le barrage lui-même, est une merveille d'audace architecturale. Sa hauteur est de 126 mètres, sa largeur en crête de 80 mètres, le volume de maçonnerie de 100.000 mètres cubes. On a exécuté, pendant les travaux, 6.000 mètres de forage qui ont avalé 3.000 tonnes de ciment.

Le pont qui emjambe le Canon est d'une élégance surprenante. Trois ports principaux, à niveau variable ont été aménagés sur les rives du lac artificiel. Deux villages sur la rive gauche du Drac ont été bâtis.

La première chute peut produire annuellement vingt-trois millions de kilowatts. La chute du Sautet, inaugurée l'an dernier, peut produire 175 millions de kilowatts. On prévoit, par la suite, l'équipement des chutes de Cordéac et de Saint-Pierre qui pourront produire ensemble 340 millions de kilowatts.

L'édification du Sautet a coûté un grand nombre de vies humaines. Ces accidents sont dus pour la plupart à un manque flagrant de précautions. On n'a pas oublié la tragédie de l'ouverture d'une benne, qui vida dans le torrent six ouvriers, un seul restant accroché miraculeusement à un fil.

Combien d'hommes sont tombés dans le Drac, pendant les trois années de construction du lac artificiel ? Le total serait facile à établir. On sait que les entrepreneurs avaient pour habitude de n'engager, pour ces travaux dangereux, que des Arabes sans famille, afin d'éviter les histoires. Un avis à la municipalité, un trou dans la terre et tout est dit.

Ici éclate l'absurdité du régime capitaliste : l'électricité produite par ces usines doit amortir d'énormes capitaux. Elle doit se borner à d'effrayants chapitres d'intérêts bancaires composés et aux mystérieux frais généraux.

Le problème, en ces matières, ne se pose jamais comme s'il y avait des travaux d'intérêt public ayant besoin d'être financés, mais bien et seulement comme s'il y avait uniquement des jeux bancaires et boursiers ayant besoin de vagues prétextes à leurs spéculations.

Si bien que, étant donné le prix de l'électricité (qui coûte 10 centimes et est vendu jusqu'à 2 francs) aucune usine du Dauphiné ne travaille au delà du quart de sa puissance. Le programme des protagonistes de ce genre de travaux est d'obtenir d'abord un financement de l'Etat, pour service public, ensuite de faire une

émission d'actions, opération purement bancaire. Les administrateurs des compagnies d'électricité sont également les administrateurs des banques. Chaque nouvelle entreprise entraîne *ipso facto* augmentation de capital, c'est-à-dire de fructueux pourcentages, touchés par les banques qui entreprennent ces émissions.

En ce qui concerne l'Union, qui a réalisé le barrage du Sautet, le capital a été augmenté en dix ans de cinq fois. Il a passé de vingt-quatre millions à cent soixante-quinze millions. Calculez le pourcentage que touchent les banques, les tantièmes perçus par les administrateurs et vous trouverez ainsi le but réel de ces grandes entreprises « nationales ».

Il tombe sous le sens que l'intérêt primordial de la construction d'une usine aussi puissante que celle du Sautet, pouvant produire actuellement près de deux cents millions de kilowatts, serait la possibilité de diminuer le prix de l'électricité, de développer l'électrification des campagnes, de généraliser l'emploi de l'électricité par les travailleurs.

Mais l'intérêt général n'est pas ici en question. Cela est si vrai qu'à l'heure actuelle le réseau de l'U.N.I.E. n'a nullement réalisé son programme de liaison à grande distance, pour transporter l'électricité, issue de la houille blanche dauphinoise, vers le réseau parisien : il ne faut pas diminuer le prix du kilowatt. Par conséquent la consommation ne peut pas être augmentée.

RICHESSSES

La France possède dans les Alpes et dans le Dauphiné une telle fortune de houille blanche, fortune inépuisable, que, dans un régime qui n'aura pas à tenir compte des intérêts privés ligués, ni des rivalités bancaires, la France sera pourvue en électricité, à des prix très en-dessous de ceux des pays les plus favorisés.

Or la France est le pays où l'électricité coûte encore le plus cher. Nos massifs montagneux sont les meilleurs et les mieux placés : l'électrification ferroviaire est encore à son tout petit début. L'utilisation de l'électricité pour la cuisine et



le chauffage est pratiquement impossible.

Il reste que, à l'époque des grandes eaux, on doit ouvrir les vannes inutiles des barrages dauphinois et alpestres si coûteusement établies.

Admirable Dauphiné, pays de l'avenir, puisque l'avenir est à l'électricité ! Le Drac, infatigable producteur de houille blanche, est paré d'une extraordinaire variété de végétation, entouré ici de montagnes cultivées, riantes, fertiles, jusqu'au sommet, là, arides, terribles et couronnées de neiges éternelles.

Jacques CHABANNE.

* Voir « Regards » du 25 juin.

DANS la lutte qui se mène dans notre pays pour une culture vivante, l'Association internationale des écrivains joue un rôle de premier plan. On n'a pas oublié l'admirable congrès qui fut tenu l'an dernier pour la défense de la Culture au Palais de la Mutualité, à Paris, et qui réunit des dizaines d'écrivains venus du monde entier. Barbusse, André Gide, Romain Rolland avaient été le centre de ce rassemblement où André Malraux et Aragon jouèrent, dans notre pays, un rôle de premier plan.

Chez nous, la Maison de la Culture de Paris, avec ses multiples filiales en province, est, sous la haute autorité de l'Association internationale des écrivains, un des centres vitaux de l'intelligence de notre pays. C'est dans cette maison, déjà devenue trop petite moins de deux ans après son inauguration que je prends rendez-vous avec Malraux, qui vient de revenir de Londres.

Dans la capitale anglaise, s'est tenu du 19 au 23 juin d'importantes assises de l'Association internationale des Écrivains. Non point un grand congrès comme le Congrès de Paris, mais une séance de travail, plus restreinte par son programme, mais qui posait toute une série de réalisations pratiques de grande importance.

Quinze nations étaient représentées, me dit Malraux à la terrasse d'un grand café de la rive gauche où nous avons notre entretien. — La France avait délégué là Julien Benda, Louis Guilloux, Denis Saurat, Etienne et moi-même, la Belgique Denis Marion, la Hollande Mme H. Van Eyck et son mari, les Etats-Unis Malcom Chevalier, la Tchécoslovaquie Anna Dospilova, la Yougoslavie Iovan Chalitch, la Suisse Vaucher et Mullenstein, le Portugal Jaime Cortesao, l'Espagne Bergamin et Ricardo Baeza, l'Italie Chiaramonte, l'Irlande O'Donnel, l'Inde Mulik Raj Anand, l'Allemagne Regler, Ernst Toller et Bert Brecht. La délégation la plus nombreuse était naturellement la délégation anglaise avec, à sa tête John Strachey, John Lehmann, et un invité d'importance, H. G. Wells. La délégation soviétique était représentée par Ehrenbourg, les autres écrivains russes ayant été retenus à Moscou par la mort de Gorki.

Parmi les interventions les plus remarquées, il faut noter celles de Julien Benda, celle de Strachey sur les écrivains et la culture, d'Ernst Toller sur Gorki, d'Heard sur la Paix, de Williams Ellis, secrétaire de la section anglaise sur l'écrivain antifasciste allemand prisonnier des nazis, Kurt Von Ossietzky, une excellente étude de Regler sur l'interprétation nationale-socialiste de l'Hamlet de Shakespeare, les discours de Bergamin et Chiaramonte, celui enfin d'Ehrenbourg qui parlait au nom des écrivains soviétiques et qui invitait les membres de l'association à leur rendre visite en U.R.S.S.

Mais ce qui a fait surtout l'importance de cette assemblée plénière ce sont les résolutions pratiques qui en sont sorties.

Nous avons tout d'abord décidé de tenir un grand congrès, analogue à celui d'où est sorti notre association. Il aura sans doute lieu à Madrid, en février prochain.

Nous avons également arrêté diverses résolutions touchant l'institution d'un grand prix international décerné par notre association. Nous avons aussi désigné un Jury qui présentera chaque mois une sélection des meilleurs ouvrages littéraires édités dans les différents pays.

Vous savez le principe d'une telle institution. Il est impossible pour mille raisons aux lecteurs étrangers qui s'intéressent par exemple à notre littérature, de choisir aisément parmi les nouveautés françaises. C'est pour faciliter leur choix qu'a été institué en France une commission quasi officielle qui publie chaque mois une sélection « la sélection Sequana » qui doit désigner en

André Malraux

nous parle des assises tenues à Londres par l'Association Internationale des Écrivains

principe les meilleurs livres récemment parus. Mais le jury de la « Sélection Sequana » est un jury d'une sorte extrêmement spéciale, composé dans sa majorité de ces intellectuels occidentaux qui signèrent le manifeste dit des « soixante-quatre ». Leur choix est loin de présenter les garanties suffisantes.

« La sélection de notre association désignera désormais à l'attention des lecteurs du monde entier, chaque mois, quatre volumes par pays. Nos amis soviétiques ont pris l'engagement de traduire chaque année douze de ces livres désignés par nous. L'organisation de la traduction de ces ouvrages sélectionnés est aussi envisagée dans divers pays, dont la France. Nous avons repris là, vous le voyez, une idée lancée par « Commune » à la suite d'un article de l'excellent hebdomadaire américain « New Masses » qui constatait qu'on diffusait presque exclusivement dans les universités américaines les ouvrages des fascistes français.

Mais la principale décision de notre Plenum aura été l'adoption du projet d'une grande encyclopédie internationale.

« Notre idée centrale — et je reprends ici quelques-unes des idées du discours que j'ai prononcé à Londres — est celle-ci : l'art ne peut vivre hors des masses et il doit aller aux masses. Cette union de l'art et des masses est dominée par l'évolution des techniques de reproduction : l'imprimerie, la Photographie, le Cinéma, la Radio sont les moyens qu'a eus successivement l'art pour sa diffusion. Nous pouvons maintenant considérer trois états actuels de l'œuvre d'art : d'abord l'œuvre d'art unique, ensuite sa reproduction — et nous n'avons pas à nous lever contre la multiplication de reproductions d'œuvres de Rembrandt, par exemple — un troisième stade enfin qui est celui du film. Ici la reproduction tue l'original, devient un art original. Et cet art fait pour les masses reproduit les masses, use d'elles comme c'est le cas, par exemple pour les actualités filmées.



la construction des navires de guerre et elle nécessite des capitaux considérables, de l'ordre de plusieurs dizaines de millions.

« Je lui répondis que nous n'entendions pas construire une encyclopédie cuirassée — du type de la grande encyclopédie britannique — mais une encyclopédie sous-marine. Je veux dire une arme de guerre qui coûte infiniment moins cher qu'un cuirassé, mais qui coule les navires de guerre. Et d'ailleurs n'avait-on pas élevé de semblables objections touchant la fondation même de notre association. Nous n'avons pas eu des millions de francs à notre disposition, mais nous avons su créer en un an une association infiniment plus nombreuse, active et puissante que le P. E. N. Club que fondèrent il y a déjà plus de 10 ans — à l'échelle internationale également — des hommes comme Wells.

« La déléguée écossaise vint m'appuyer par d'excellents arguments tirés de l'histoire des encyclopédies anglaises. Certes, dit-elle en substance, la grande encyclopédie britannique a coûté des sommes fabuleuses. Mais chacun, et Wells lui-même, s'accorde à reconnaître qu'à ce prix on n'obtient qu'un résultat assez piteux. Mais, par contre, il existe deux encyclopédies anglaises généralement reconnues comme étant de bonne qualité. L'une et l'autre ont été réalisées par des groupes d'hommes qui ne disposaient que de très faibles moyens.

« Le principe de l'encyclopédie a donc été adopté à la quasi unanimité et nous allons dès maintenant commencer à la réaliser. »

Projet véritablement grandiose ! Malraux qui fut le principal animateur de cette grande idée se défend de vouloir réaliser une œuvre comparable à celle de l'Encyclopédie de Diderot. Et certes, il serait quasi impossible de dresser de nos jours un tel tableau du savoir humain, car il s'est depuis des siècles étendu dans des proportions véritablement « astronomiques ». (J. R. Bloch le rappelait dans un récent numéro d'« Europe ».)

Mais néanmoins cette entreprise est de nature à avoir une imprévisible répercussion. Diderot, le jour où il passa un contrat avec un libraire parisien pour lui donner une adaptation d'un dictionnaire anglais, n'imaginait certes pas où cette entreprise allait le conduire.

Le plan de l'encyclopédie sera incessamment établi et il doit être présenté au Congrès de Madrid. Pour réaliser son entreprise, l'Association ne s'adressera pas seulement à toutes ses sections nationales, mais aussi à des organismes qualifiés comme, en France, le syndicat des instituteurs qui groupe, on le sait, 80.000 membres environ.

Georges SADOUL.

← Aux assises de l'Association Internationale des Écrivains à Londres : André Malraux (à gauche) et Ilya Ehrenbourg (à droite).

VIENT DE PARAÎTRE

A l'occasion du Centenaire de la mort de Rouget de Lisle

ROUGET DE LISLE

MUSICIEN DE LA REVOLUTION

Au moment où le peuple de France commémore le centenaire de la mort de Rouget de Lisle, cette plaquette retrace la vie mouvementée de l'auteur de la *Marseillaise* et les conditions dans lesquelles fut conçu et écrit cet hymne révolutionnaire.

Une plaquette illustrée. 2 fr.

E. S. I., 24, Rue Racine, Paris

Chèque postal 974-41

SPECTACLES

CONCERTS ROUGET DE LISLE

L'AUTEUR de l'immortelle Marseillaise mourut en juin 1936 à Choisy-le-Roi. Un comité présidé par Maurice Thorez, député d'Ivry, organisa pour ce centenaire une série de fêtes grandioses auxquelles participèrent les chorales, les harmonies et les orchestres de la Fédération Musicale Populaire ainsi que les fêtes du Peuple dont le regretté Doyen fut l'animateur.

Le programme qui fut présenté à la Salle Pleyel vendredi dernier, et répété ensuite à deux reprises devant des milliers d'auditeurs, était excellent à tous égards.

On y trouvait, avec les œuvres des musiciens de la grande révolution française, celles des compositeurs de 1830, avec Berlioz et le Saint-Simonien David, et des contemporains, avec la Victoire de Koechlin, le prélude très noble et d'un accent extrêmement personnel de Sauveplane et le Chant de midi d'Albert Doyen.

Les « clous » du concert furent certainement La Carmagnole, La Marseillaise avec arrangements musicaux de Berlioz et de Gossec, et La Marche lugubre de Gossec.

Les chorales de la F. M. P. dirigées par Peters Rosset restituèrent à La Carmagnole toute sa sauvage ardeur, tout son élan révolutionnaire, toute la profonde et émouvante beauté qu'elle prit aux premières heures de la révolution. Lorsque pour terminer les chorales reprit le Ça Ira la salle entière, soulevée, mêla sa voix à celle des choristes : dans une véritable Fête du Peuple le peuple est à la fois acteur et spectateur.

C'est Desormières, l'un des meilleurs et l'un des plus justement célèbres parmi les jeunes compositeurs qui dirigea avec nerf, élégance et autorité La Marseillaise. Les orchestrations de Berlioz pour les quatre premiers couplets et de Gossec pour le cinquième (Liberté, Liberté Chérie...) sont de véritables révélations. Ils rendent son vrai visage à un hymne que les exécutions officielles avait trop souvent transformé en ritournelle. Comme le dit Maurice Thorez dans la très belle allocution qu'il prononça, la Marseillaise, qu'avaient voulu confisquer les fascistes, est le chant du peuple contre les ennemis de l'intérieur et de l'extérieur. La magistrale interprétation qui en fut donnée a rendu toute sa vie au grand chant révolutionnaire.

L'œuvre la plus parfaite du programme fut cette Marche lugubre de Gossec, que le festival des « Chants de la Liberté » avait déjà tirée de la poussière des archives où elle était depuis un siècle. Il faut lire les pages que P.-J. Jouve a consacrées à cette Marche lugubre, ainsi qu'à la Carmagnole et à la Marseillaise dans le dernier numéro de la Nouvelle Revue Française. Il y insiste sur le fait que de la Révolution française sortit une vraie rénovation de la musique, et que celle-ci est à l'origine de l'inspiration d'un Beethoven.

Le concert s'acheva sur la Symphonie funèbre et triomphale de Berlioz, où après de longues modulations sur la tristesse de la mort s'enlève dans un puissant triomphe le vol du génie de la Liberté, soulevé sans cesse plus haut par les voix unies et multipliées de centaines de choristes.

Ces belles fêtes « Rouget de l'Isle » nous font attendre avec plus d'impatience encore la grande fête de demain : « Le quatorze Juillet » de Romain Rolland, réalisé par la Maison de la Culture avec le concours de la Comédie-Française et des chorales populaires...

Georges SADOUL.

LES FILMS

C'ÉTAIT INÉVITABLE

Un jeune Italien émigre en Amérique et y est brutalisé par les terrassiers, qui sont ses compagnons de travail. Un jour, il empêche de circuler la voiture du maire de New-York en lui disant ou à peu près : « Quand bien même vous seriez le petit caporal... » Ce haut fait est le départ d'une invraisemblable fortune. Éminence grise de la mairie, mêlé à des tas d'affaires louches, environné d'en-

Une scène du film soviétique « LA JEUNESSE DE MAXIME » que nous verrons prochainement à Paris.

Wallace Beery et John Boles dans MESSAGÉ A GARCIA.

George Raft et Arline Judge dans « C'ÉTAIT INÉVITABLE ».

CARMEN BLONDE avec Martha Eggerth.

mis mais restant, paraît-il, honnête, ce haut employé de Topaze est accusé d'avoir reçu un pot-de-vin du mari de la femme qu'il aime. Il se défend avec violence devant le grand jury et démontre qu'il n'a fait en réalité que défendre la petite épargne. Acquittement, mariage. Ce film où on ne trouve guère d'humanité, a été très correctement mis en scène par Roy del Ruth, auteur, on le sait, de Broadway Melody 1936 (Le Paris).

MESSAGE A GARCIA

Cuba combattit pour son indépendance, au début du siècle, et tomba ainsi de domination espagnole en domination américaine. Ce film raconte l'histoire de l'officier qui fut chargé de porter au général Garcia le message du président des Etats-Unis annonçant au Cubain que les Etats-Unis allaient soutenir sa lutte et déclarer la guerre à l'Espagne. Dès son arrivée à la Havane, l'officier fut traqué par un espion. Avec un louche trafiquant d'armes et une fort belle jeune fille, il courut la jungle des semaines durant, poursuivi par les troupes espagnoles. Une ruse le fit tomber dans les mains de ses ennemis qui le torturèrent atrocement pour obtenir de lui le message. Mais il fut sauvé par l'arrivée des troupes de Garcia. Un film extrêmement bien fait et véritablement poignant dans divers épisodes. Les décors de jungle sont très beaux. Wallace Berry est excellent dans le rôle du trafiquant louche, et l'on ne peut reprocher à l'émouvante Barbara Stanwick que de rester impeccablement poudrée et ondulée au sein de la plus sauvage des jungles.

ILS ÉTAIENT TROIS

Deux jeunes filles, aidées par un jeune médecin, ont fondé, au prix de mille peines, un pensionnat qui prospère. Le docteur, qui s'est fiancé avec l'une des institutrices, est aimé secrètement et chassé par la seconde. Une fillette vicieuse, pour éviter une punition, accuse le docteur d'être l'amant de la seconde jeune fille. La puritaine clientèle retire les enfants de la pension. Un procès en diffamation condamne le trio. Et, retournés dans la pension vide, les trois jeunes gens en viennent à croire que la fillette n'a peut-être pas menti. L'amoureuse incomprise réussit à rétablir la vérité, mais elle se suicide, laissant la possibilité du mariage des deux autres.

Ce film est tiré d'une pièce de Margaret Hellman qui a été jouée avec beaucoup de succès cette saison au « Théâtre des Arts » sous le titre Les Innocentes. Nous nous défions un peu de ce sujet assez trouble et nous attendions une réédition de Jeunes filles en uniforme. Nous avons trouvé un film profondément original et remarquablement mis au point. Le drame ne cesse de secouer le spectateur. En particulier, la fillette, qui joue le rôle de la petite menteuse, est une actrice d'un talent immense. Sans que son sujet soit à proprement parler social, Ils étaient trois donne une peinture véridique et saisissante de certains détails de la société américaine (Les Miracles).

CLUB DE FEMMES

Une luxueuse maison pour jeunes filles a été fondée grâce au legs d'une vieille dame qui se flattait que, grâce à cette institution, ces futures femmes seraient délivrées des bassesses de la vie et de la méchanceté des hommes. Mais elle n'empêche pas les drames de se produire. La téléphoniste pourvoit en femmes un gigolo sans scrupule, une pensionnaire est mise en prison, une autre, par amour commet un crime, une troisième déguise son amant en femme pour l'introduire à la pension, et a un enfant...

Le sujet pouvait être intéressant. Ce film de production française, d'après un scénario de Jacques Deval, est convenablement traité. Mais il reste superficiel, léger, sans grande humanité. Faute d'aller au fond du problème féminin, le scénariste n'a créé que des héroïnes passablement conventionnelles. (Madeleine.)

G. S.

Insurrection vaincue

Nous avons déjà publié, il y a quelques mois, une page de « l'Education Sentimentale » de Flaubert où le grand écrivain décrit les émeutes du quartier latin aux environs de 1840. Nous donnons ici le passage où Flaubert décrit l'épouvantable répression de Cavaignac, après les journées de juin 1848. « Massacres de Paris » qui annoncent par leur atrocité ceux qu'après la chute de la Commune ordonnera Gallifet. Le héros de « l'Education Sentimentale », qui était à Fontainebleau avec sa maîtresse, durant l'insurrection, revient à Paris à l'heure où commence la répression...



ARRIVÉ à Corbeil, dans la gare, on lui apprit que les insurgés avaient de distance en distance coupé les rails, et le cocher refusa de le conduire plus loin : ses chevaux, disait-il, étaient « rendus ».

Par sa protection cependant, Frédéric obtint un mauvais cabriolet qui, pour la somme de soixante francs, sans compter le pourboire, consentit à le mener jusqu'à la barrière d'Italie. Mais, à cent pas de la barrière, son conducteur le fit descendre et s'en retourna. Frédéric marchait sur la route, quand tout à coup une sentinelle croisa la baïonnette. Quatre hommes l'empoignèrent en vociférant :

— C'en est un. Prenez garde ! Fouillez-le ! Brigand ! Canaille !

Et sa stupéfaction fut si profonde qu'il se laissa entraîner au poste de la barrière, dans le rond-point même où convergent les boulevards des Gobelins et de l'Hôpital et les rues Godefroy et Mouffetard.

Quatre barricades formaient, au bout des quatre voies, d'énormes talus de pavés; des torches çà et là grésillaient; malgré la poussière qui s'élevait, il distinguait des fantassins de la ligne et des gardes nationaux, tous le visage noir, débraillés, hagards. Ils venaient de prendre la place, avaient fusillé plusieurs hommes; leur colère durait encore. Frédéric dit qu'il arrivait de Fontainebleau au secours d'un camarade blessé logé rue Bellefond; personne d'abord ne voulut le croire; on examina ses mains, on flaira même son oreille pour s'assurer qu'il ne sentait pas la poudre.

Cependant, à force de répéter la même chose, il finit par convaincre un capitaine, qui ordonna à deux fusiliers de le conduire au poste du Jardin des Plantes.

Ils descendirent le boulevard de l'Hôpital. Une forte brise soufflait. Elle le ranima.

Ils tournèrent ensuite par la rue du Marché aux Chevaux. Le Jardin des Plantes, à droite, faisait une grande masse noire; tandis qu'à gauche, la façade entière de la Pitié, éclairée à toutes ses fenêtres, flambait comme un incendie, et des ombres passaient rapidement sur les carreaux.

Les deux hommes de Frédéric s'en allèrent. Un autre l'accompagna jusqu'à l'Ecole Polytechnique.

La rue Saint-Victor était toute sombre, sans un bec de gaz ni une lumière aux maisons. De dix minutes en dix minutes on entendait :

— Sentinelles ! Prenez garde à vous ! » Et ce cri jeté au milieu du silence, se prolongeait comme la répercussion d'une pierre tombant dans un abîme.

Quelquefois, un battement de pas lourds s'approchait. C'était une patrouille de cent hommes au moins; des chuchotements, de vagues cliquetis de fer s'échappaient de cette masse confuse; et, s'éloignant avec un balancement rythmique, elle se fondait dans l'obscurité.

Il y avait au centre des carrefours un dragon à cheval, immobile. De temps en temps, une estafette passait au grand galop, puis le silence recommençait. Des canons en marche faisaient au loin sur le pavé un roulement sourd et formidable; le cœur se serrait à ces bruits diffé-

rant de tous les bruits ordinaires. Ils semblaient même élargir le silence, qui était profond, absolu, un silence noir. Des hommes en blouse blanche abordaient les soldats, leur disaient un mot, et s'évanouissaient comme des fantômes.

Le poste de l'Ecole Polytechnique regorgeait de monde. Des femmes encombraient le seuil, demandant à voir leur fils ou leur mari. On les renvoyait au Panthéon transformé en dépôt de cadavres, et on n'écoutait pas Frédéric. Il s'obstina, jurant que son ami Dussardier l'attendait, allait mourir. On lui donna enfin un caporal pour le mener au haut de la rue Saint-Jacques, à la Mairie du XII^e arrondissement.

La place du Panthéon était pleine de soldats couchés sur la paille. Le jour se levait. Les feux de bivouac s'éteignaient.

L'insurrection avait laissé dans ce quartier-là des traces formidables. Le sol des rues se trouvait d'un bout à l'autre inégalement bosselé. Sur les barricades en ruine, il restait des omnibus, des tuyaux de gaz, des roues de charrettes; de petites plaques noires, en de certains endroits, devaient être du sang. Les maisons étaient criblées de projectiles, et leur charpente se montrait sous les écaillures du plâtre. Des jalousies tenant par un clou, pendaient comme des haillons. Les escaliers ayant croulé, des portes s'ouvraient sur le vide. On apercevait l'intérieur des chambres avec leurs papiers en lambeaux; des choses délicates s'y étaient conservées quelquefois. Frédéric observa une pendule, un bâton de perroquet, des gravures.

Quand il entra dans la mairie, les gardes nationaux bavardaient intarissablement sur les morts de Bréa et de Négrier, du représentant Charbonnel et de l'archevêque de Paris. On disait que le Duc d'Aumale était débarqué à Boulogne, Barbès, enfui de Vincennes, que l'artillerie arrivait de Bourges et que les secours de la province affluaient. Vers trois heures, quelqu'un apporta de bonnes nouvelles: des parlementaires de l'émeute étaient chez le Président de l'Assemblée.

Alors, on se réjouit, et, comme il avait encore douze francs, Frédéric fit venir douze bouteilles de vin, espérant par là hâter sa délivrance. Tout à coup, on crut entendre une fusillade. Les libations s'arrêtèrent; on regarda l'inconnu avec des yeux méfiants, ce pouvait être Henri V.

Pour n'avoir aucune responsabilité, ils le transportèrent à la mairie du XI^e arrondissement, d'où on ne lui permit pas de sortir avant neuf heures du matin.

Il alla en courant jusqu'au quai Voltaire. A une fenêtre ouverte, un vieillard en manches de chemise, pleurait, les yeux lavés. La Seine coulait paisiblement. Le ciel était tout bleu; dans les arbres des Tuileries, des oiseaux chantaient.

Frédéric traversait le Carrousel quand une civière vint à passer. Le poste, tout de suite, présenta les armes, et

l'officier dit en mettant la main à son shako : « Honneur au courage malheureux ». Cette parole était devenue presque obligatoire; celui qui la prononçait paraissait toujours solennellement ému. Un groupe de gens furieux escortait la civière, en criant :

« Nous vous vengerons, nous vous vengerons ».

Les voitures circulaient sur le boulevard, et des femmes devant les portes faisaient de la charpie. Cependant l'émeute était vaincue ou à peu près; une proclamation de Cavaignac, affichée tout à l'heure l'annonçait. Au haut de la rue Vivienne, un peloton de mobiles parut. Alors, les bourgeois poussèrent des cris d'enthousiasme, ils levaient leurs chapeaux, applaudissaient, dansaient, voulaient les embrasser, leur offrir à boire, et des fleurs jetées par des dames tombaient des balcons.

Enfin, à dix heures, au moment où le canon grondait pour prendre le faubourg Saint-Antoine, Frédéric arriva chez Dussardier. Il le trouva dans sa mansarde étendu sur le dos et dormant. De la pièce voisine une femme sortit à pas muets, Mlle Vatnaz.

Elle emmena Frédéric à l'écart, et lui apprit comment Dussardier avait reçu sa blessure.

Le samedi, au haut d'une barricade, dans la rue Lafayette, un gamin enveloppé d'un drapeau tricolore criait aux gardes nationaux : « Allez-vous tirer contre vos frères. » Comme ils s'avançaient, Dussardier avait jeté bas son fusil, écarté les autres, bondi sur la barricade, et, d'un coup de savate, abattu l'insurgé en lui arrachant le drapeau. On l'avait retrouvé sous les décombres, la cuisse percée d'un lingot de cuivre. Il avait fallu débrider la plaie, extraire le projectile. Mlle Vatnaz était arrivée le soir même, et, depuis ce temps-là ne le quittait plus.

Elle préparait avec intelligence tout ce qu'il fallait pour les pansements, l'aidait à boire, épiait ses moindres désirs, allait et venait plus légère qu'une mouche et le contemplait avec des yeux tendres.

Frédéric pendant deux semaines, ne manqua pas de venir tous les matins. Un jour qu'il parlait du dévouement de la Vatnaz, Dussardier haussa les épaules.

« Eh non. C'est par intérêt ! »

« Tu crois ? »

Il reprit : « J'en suis sûr », sans vouloir s'expliquer davantage.

Elle le comblait de prévenances, jusqu'à lui apporter les journaux où l'on exaltait sa belle action. Ces hommages paraissaient l'importuner. Il avoua même à Frédéric l'embarras de sa conscience.

Peut-être qu'il aurait dû se mettre de l'autre bord avec les blouses, car enfin on leur avait promis un tas de choses qu'on n'avait pas tenues. Leurs vainqueurs détestaient la République, et puis, on s'était montré bien dur pour eux. Ils avaient tort, sans doute, pas tout à fait, cependant; et le brave garçon était torturé par cette idée qu'il pouvait avoir combattu la justice.



Le championnat cycliste de Paris de la F. S. G. T., sur route, fut gagné par Van Vayaenberge, que l'on voit en haut de la côte de Montfermeil.

SPORTS

LES JEUX DE BARCELONE

SUR le plus beau stade d'Espagne, sur l'un des plus beaux stades du monde, se disputeront, dans la deuxième quinzaine de juillet, les Jeux de Barcelone. Cette olympiade, la plus formidable qui ait jamais été organisée, dépassera de loin, par son ampleur — comme elle la dépasse par l'enthousiasme qu'elle suscite — la manifestation hitlérienne qui doit se dérouler à Berlin quelques jours plus tard.

A Barcelone, en effet, tous les athlètes de tous les pays sont invités. Connaissant bien l'hypocrisie du fameux serment olympique, dont les termes ne trompent plus personne, les organisateurs des Jeux de Catalogne n'ont pas voulu que la participation des concurrents fût limitée à ceux qui jurent qu'ils sont amateurs, quand on sait bien qu'ils sont payés pour courir, sauter, lancer le poids. Ces athlètes, d'ailleurs, regrettent profondément la duplicité à laquelle on les contraint. Ils n'aperçoivent pas, et ils ont raison, pourquoi il serait honteux de voir rémunérer, et leur travail musculaire, et leurs efforts pour donner à l'espèce humaine des modèles sans cesse plus proches de la perfection. Mais, par contre, ils aperçoivent combien est honteux le mensonge forcé qui est la condition de leur participation aux Jeux Olympiques ordinaires. Et ils en souffrent.

C'est ce que les organisateurs des Jeux de Barcelone ont compris. Aussi, là-bas, un seul juge sera-t-il chargé de faire le partage des... bons et des méchants : le Sport seul.

On ne connaîtra ni amateurs, ni professionnels. Vienne qui veut. Les isolés viendront. Les athlètes des fédérations travaillistes viendront. Les athlètes des fédérations internationales viendront aussi. Certes, ces derniers devront (toujours le détestable sport de fiches, d'archives et de tapis vert!) obtenir l'autorisation de la Fédération Internationale d'Athlétisme. Mais une demande a été adressée de Barcelone au secrétaire général de cet organisme, dont le siège est en Finlande. Et tout laisse prévoir que la réponse sera favorable.

S'il en est ainsi, la Fédération Française d'Athlétisme sera amenée à son tour à examiner l'envoi à Barcelone de l'équipe de France B et sans aucun doute de plusieurs athlètes, inscrits aux Jeux de Berlin. On a d'autant moins de craintes à ce sujet qu'actuellement la F. F. A. connaît une crise sérieuse. Nombre de ses athlètes, en effet, mécontents soit de son organisation, soit de son orientation, se tournent

vers la Fédération Sportive et Gymnique du Travail. Ils quittent celle-là pour adhérer à celle-ci. Et c'est ainsi que, la semaine dernière, quatre cents athlètes, à Paris seulement, ont suivi le mouvement qui avait déjà commencé à s'esquisser les semaines précédentes. Aussi tout permet-il de penser que la F. F. A. estimera qu'il est pour elle de bonne politique (c'est le mot juste) de « soigner » autant les Jeux de Barcelone que ceux de Berlin.

La plupart des pays ont promis leur concours. La Yougoslavie, l'Angleterre, l'Autriche, la Hongrie, la France (y compris l'Afrique du Nord), le Maroc, se sont déjà annoncés. L'U. R. S. S. également, bien entendu. Signalons à ce propos que, selon toute probabilité, les clubs soviétiques, aussitôt après les Jeux de Berlin, demanderont leur affiliation aux fédérations internationales. Ils répondront ainsi aux sollicitations pressantes dont ils sont l'objet depuis longtemps. Mais rien ne sera fait avant la clôture des olympiades hitlériennes, et cela se passe de commentaires.

Par contre, l'invitation lancée à l'U.R.S.S. par les organisateurs des Jeux de Barcelone a été accueillie à Moscou avec enthousiasme. On se prépare là-bas à tâcher d'accroître le prestige de cette magnifique manifestation de sport libre, selon les plus pures traditions de l'antiquité, en envoyant en Espagne les athlètes les meilleurs.

Le gouvernement français, de son côté, donne son appui officiel aux Jeux de Barcelone. Il a accordé un crédit de 600.000 francs à nos organisateurs. On peut regretter qu'un crédit plus élevé (un million) ait été réservé aux Jeux de Berlin. Mais une remarque s'impose, qui, à nos yeux prime tout: à l'origine, un crédit de 1 million 600.000 francs avait été prévu pour les Jeux de Berlin. On l'ampute de 600.000 francs au profit des Jeux de Barcelone. Ce geste a sa signification et, là encore, il est inutile d'accumuler les commentaires.

Terminons sur un détail. On nous affirme que Ladoumègue a été pressenti par les organisateurs des Jeux de Barcelone. On lui aurait demandé de participer à cette olympiade populaire. Il aurait refusé.

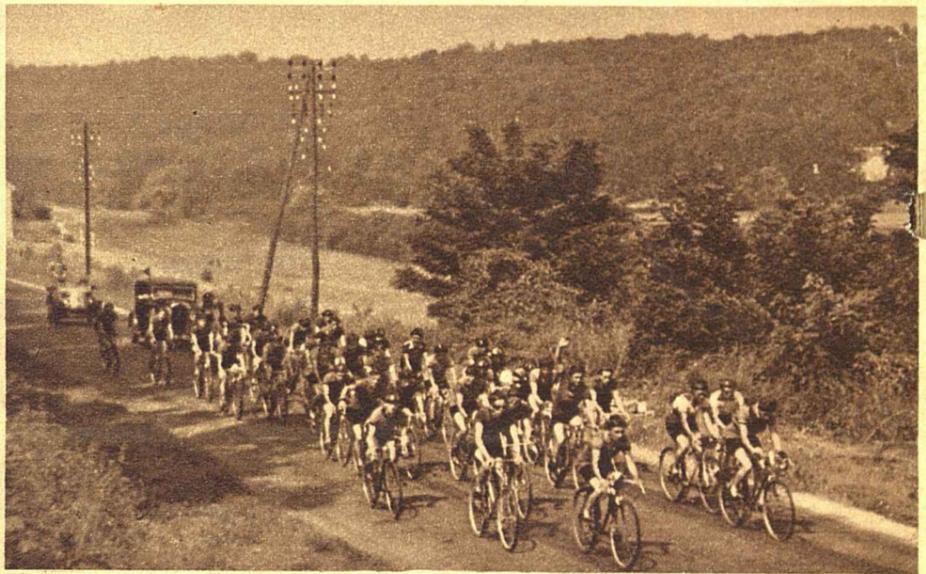
Les uns disent que des arguments d'ordre pécuniaire lui ont dicté sa décision.

D'autres soutiennent que Ladoumègue, qui n'a jamais paru aimer les courses proprement dites, et qui a, par contre, une prédilection pour les épreuves « contre la montre », craignait de se faire battre à Barcelone.

Georges IVETON.



A 20 km. de l'arrivée, les coureurs ne considèrent pas la course comme terminée et un peloton emmené par Sessier et Petit font la chasse à l'échappé.



A la Ferté-sous-Jouarre, la majorité des coureurs est restée prudemment dans le peloton, en provision des difficultés de la côte de Crouettes.

En haut de la côte, le peloton diminue d'importance à la suite d'échappées.



ECHOS DU MONDE DES SCIENCES

QUAND L'EAU EST PLUS DURE QUE LE DIAMANT
ET COUPE L'ACIER

Pour produire des pressions considérables, la technique emploie les liquides et surtout l'eau, car nous savons que les liquides sont pratiquement incompressibles. Ce qui signifie que même sous une pression extrêmement forte, leur volume ne diminue guère, d'où le principe de la presse hydraulique dû à Pascal.

Le savant américain Bridgeman vient de construire une presse hydraulique basée sur une formule nouvelle qui, théoriquement, est susceptible de supporter n'importe quelle pression. Dans le domaine pratique, il a réussi à produire une pression de 40.000 atmosphères pour étudier le comportement des différentes matières sous cette pression.

Soumis à une force aussi considérable, les cylindres vides, en acier, s'étalent comme de la cire et un trou de 12 millimètres, pratiqué dans un de ces cylindres, par lequel, sous cette pression, on a fait passer de l'eau, s'est agrandi jusqu'à 36 millimètres.

L'une des expériences les plus concluantes a consisté à examiner le comportement de l'eau elle-même. A une pression de 30.000 atmosphères, ce liquide ne « gèle » qu'à 70°.

C'est une glace brûlante... si l'on peut dire. Grâce à l'ingénieux système inventé par le professeur Bridgeman, un jet d'eau, lancé à une telle pression, est capable de percer un disque d'acier en trois ou quatre minutes, et, en une vingtaine de minutes, d'entamer des disques de fer nitré dont la dureté est presque égale à celle du diamant.

Les expériences du professeur Bridgeman sont d'ailleurs faites à des fins pratiques et permettront notamment d'augmenter la résistance des hélices des turbines contre la vapeur qui jaillit sur elles à une force qui est presque celle de la balle d'un fusil.

LE POLE NORD DE NOTRE CORPS

On sait que l'endroit le plus froid de la terre se trouve près du village sibérien de Verhoyansk, où la température dépasse celle de l'île Nord lui-même.

Des savants américains se sont attachés à trouver l'endroit de notre corps qui est le plus froid. C'est, paraît-il, le gros orteil qui, en tout cas, présente les plus grands écarts de température.

D'après les travaux de ce groupe de physiologistes, et notamment ceux du Dr W. Bierman, la peau est plus chaude au-dessus des muscles qu'au-dessous des os et d'une façon générale, la peau des personnes grasses est plus fraîche que celle des maigres.

C'est l'épiderme du front, du pied et de la main qui, indiscutablement, supporte le mieux la chaleur.

DECOUVERTE D'UNE RACE DE PYGMEES INCONNUE EN NOUVELLE-GUINEE

Une expédition britannique conduite par le professeur W. I. Moyne, vient de découvrir en Nouvelle-Guinée, une race de Pygmées inconnue jusqu'à ce jour. Les hommes de cette tribu atteignent 127 centimètres de haut, et les femmes de 108 à 115 en moyenne.

Ils habitent une contrée sauvage dont les montagnes atteignent parfois 3.000 mètres. Les indigènes de la vallée, eux-mêmes, ne connaissent ces nains que par oui-dire et l'expédition britannique qui a pu se livrer auprès de ceux-ci à des recherches ethnologiques extrêmement intéressantes, a eu les plus grandes peines à les atteindre.

UNE INITIATIVE APPRECIÉE...

...c'est celle qui consiste à donner à nos lecteurs la possibilité de lire gratuitement d'autres journaux illustrés. Faites comme nos nombreux lecteurs qui ont voulu immédiatement en profiter.

Souscrivez dès maintenant un abonnement ou un réabonnement d'un an à "Regards" au prix habituel (40 fr.) vous serez abonnés en même temps, à votre choix, pour un an à "Russie d'Aujourd'hui" ou pour six mois à "Femmes".

REGARDS vous est indispensable pour être bien informé sur tout.

En ces dernières semaines particulièrement, vous avez attaché un grand intérêt à la documentation passionnante que, seul, "REGARDS" a pu présenter d'une façon impeccable grâce à ses moyens techniques perfectionnés.

Avec "REGARDS" vous conservez le témoignage sincère et courageux d'une époque qui marquera dans l'Histoire.

Puisque vous lisez régulièrement notre hebdomadaire, n'hésitez donc plus à vous abonner, vous ferez une grande économie et vous nous aiderez à vous donner un hebdomadaire toujours mieux fait.

ADRESSEZ LES ABONNEMENTS : **Nouvelles Éditions**
Regards - 89, Rue d'Hauteville, Paris (10^e arrond.)
Compte Chèque Postal : 1715.54

LA PHOTO CONSEILS AUX AMATEURS

DU TIRAGE DES ÉPREUVES

Lorsque nous voulons tirer des épreuves positives sur papier, les conditions ne sont plus les mêmes puisque nous n'avons plus à employer d'appareils photographiques et que nous reproduisons un négatif et non plus un sujet original.

La gamme de ton d'un cliché est beaucoup plus étendue que celle constatée sur des objets naturels, mais les principes du réglage des temps de pose sont les mêmes que ceux employés pour la prise de vue originale.

La pose que vous choisissez doit permettre à la quantité de lumière qui traversera les parties les plus opaques de votre cliché, de vous donner une teinte juste suffisante qui se différencie du fond. Nous ne nous contenterons donc pas d'obtenir une teinte au travers des parties un peu moins opaques.

Le meilleur mode de développement consiste à développer pendant un temps invariable, dans des conditions bien déterminées, et se conformant par exemple aux instructions qui accompagnent les cuves Kodak pour le développement des plaques, des pellicules en bobines et des films pack.

La méthode demande, bien entendu, l'emploi d'un révélateur toujours égal à lui-même.

La température joue un rôle considérable sur la durée du développement; si elle est de 20 minutes à 18°, elle descend à 40 minutes à 7°. Le degré de contrastes d'un cliché dépend de la durée du développement mais le meilleur négatif sera celui développé pendant le temps normal; et il est impossible de corriger une erreur de pose en écourtant ou allongeant le développement.

TARIF SERVICE PHOTOGRAPHIQUE

DEVELOPPEMENT DES PELLICULES

La bobine ou le film packs tous formats 1 50

TIRAGE DES ÉPREUVES

Format	Prix	Format	Prix
4 1/2 x 6	0 40	9 x 12	0 75
6 x 9	0 50	13 x 18	2 »
7 x 11	0 60	18 x 24	4 »

AGRANDISSEMENTS

Formats	Noir	Sépia	Couleurs
9 x 14 (carte post.)	1 »	1 60	2 50
13 x 18	2 50	3 50	5 50
— collé sur cart.	3 50	4 50	6 50
18 x 24	4 50	5 50	7 50
— collé sur cart.	6 »	7 »	9 »
24 x 30	7 »	9 »	12 »
— collé sur cart.	10 »	12 »	15 »
30 x 40 collé sur cart.	15 »	20 »	25 »
40 x 50 collé sur cart.	20 »	25 »	30 »

LE PHOTOGRAPHE DU XI^e ARRONDISSEMENT

Jean Canal

APPAREILS ET FOURNITURES
129, boulevard Voltaire PARIS



UNE INNOVATION! "LE BIFUT"

un seul fût, deux vins différents. Prix et avantages intéressants. 3 éch. vin vieux 3 francs.

L. DELJARDIN, VITIC. AIGUES-VIVES (GARD)
VIN de table, extra, port, fût, (repris à 150 fr.)
VIN 45 frs. régie, tout compris, l'hecto

au plein air CAMPING

FABRICANT SPÉCIALISTE

CANOE-PLIANT

Sacs à dos depuis 12 fr.
Matelas pneu — 75 fr.

VENTE A CRÉDIT

CATALOGUE R 1 FRANCO SUR DEMANDE

204, Boulevard Péreire - Paris (17^e) Étoile 12-67

UNE NOUVELLE COLLECTION "SOCIALISME ET CULTURE"

Les maîtres du socialisme ont souvent insisté sur la richesse d'une doctrine qui à sa reprendre et prolonger les meilleurs éléments de l'héritage culturel: ce sont précisément ces apports au grand courant humaniste et socialiste que cette nouvelle collection recherche à travers l'histoire dans les grandes aures de la pensée.

VIENNENT DE PARAÎTRE :

I. K. LUPPOL

DIDEROT

Traduit du russe par Y. et V. Feldmann
Le premier effort pour donner à Diderot sa véritable place dans son époque et dans l'histoire de la philosophie.

15 francs

Paul NIZAN

LES MATÉRIALISTES DE L'ANTIQUITÉ

DÉMOCRITE - ÉPICURE - LUCRÈCE

12 francs

Les premiers héros de l'humanisme

En préparation : CERVANTES, par Jean Cassou.

PROUDHON, par Cuvillier.

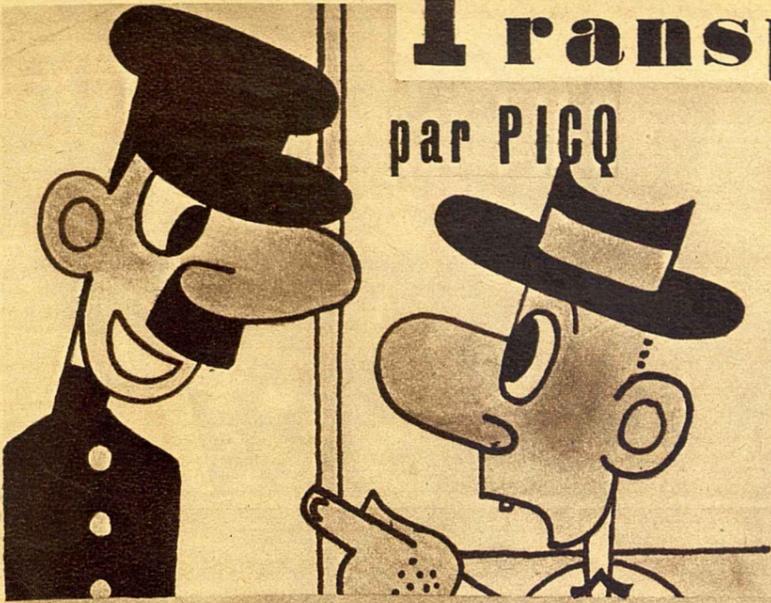
FOURIER, par F. Armand et R. Maublanc.

ÉDITIONS SOCIALES INTERNATIONALES

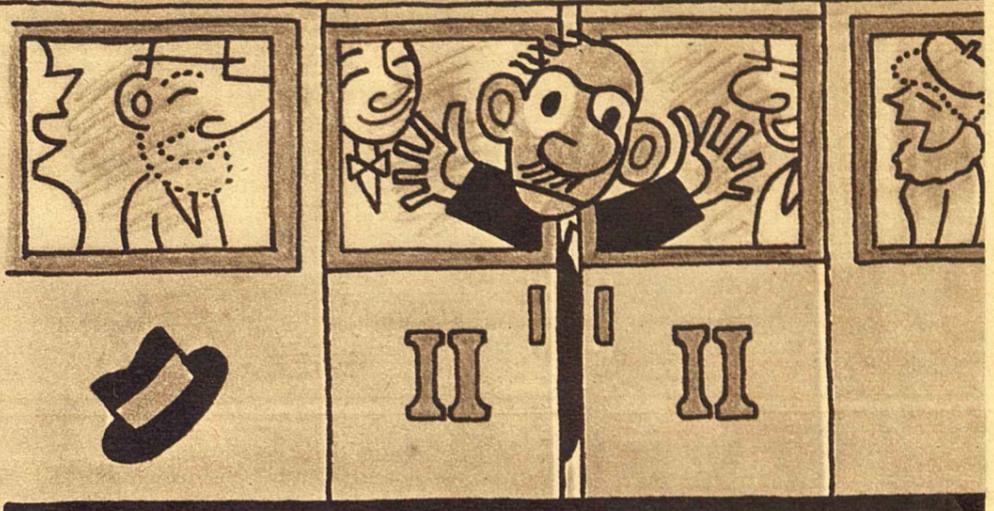
24, RUE RACINE, PARIS

Transports Parisiens

par PICQ

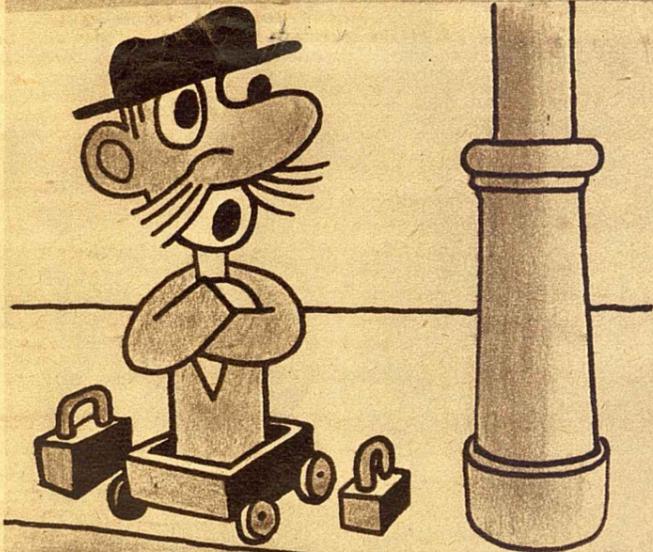


-Vous passez-t-y devant chez monsieur Durand ?
-Oui, à quel étage habite-t-il ?

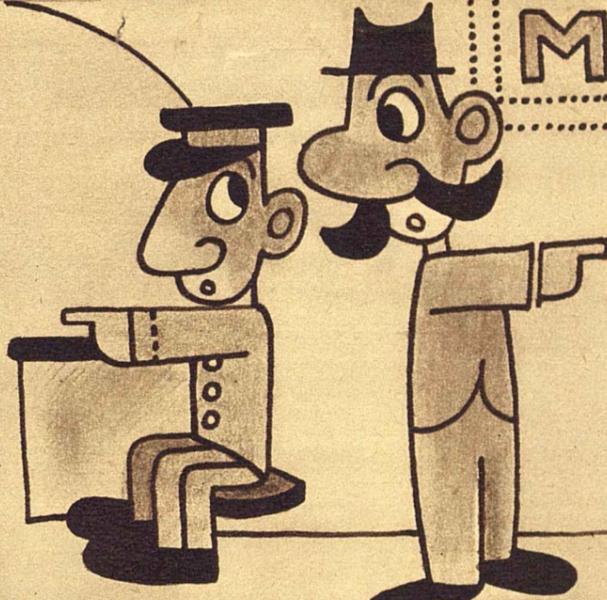


Portières automatiques

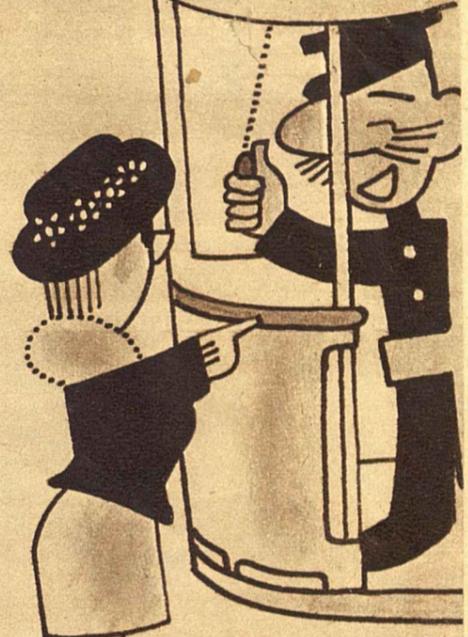
Le voyageur vexé- N'ayons l'air de rien !...



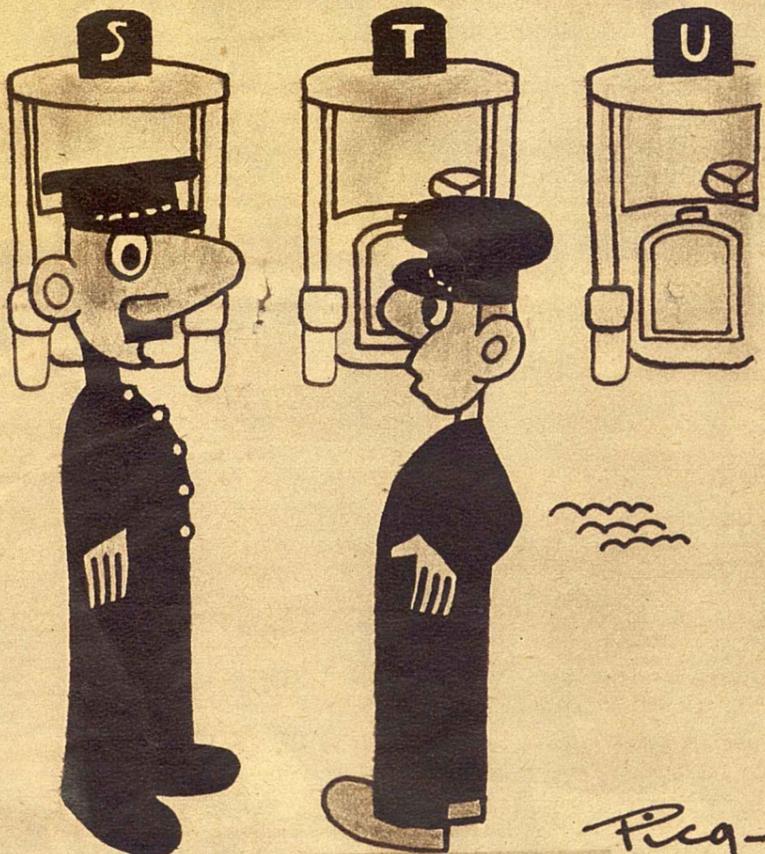
-Il ne passe pas souvent, le tram, j'aurais plus vite fait d'aller à pied.



-Issy, c'est ici ?
-Non, Issy, c'est là-bas.



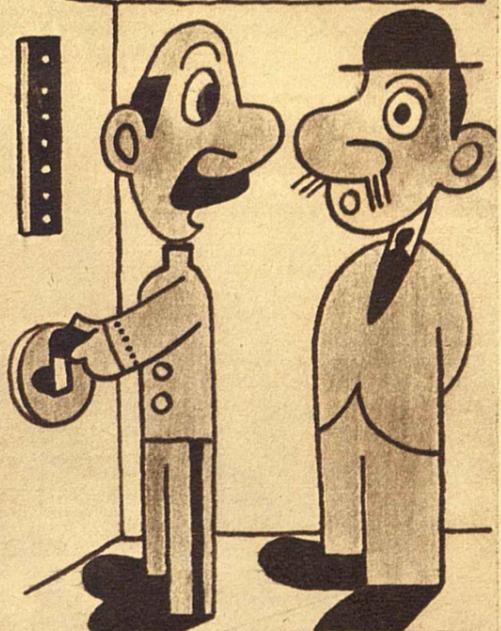
-Cet autobus conduit-il au cimetière Montmartre ?
-Si vous montez dedans, non. Si vous passez dessous, oui.



-J'ai de l'avancement.
-Tu es augmenté ?
-Non, mais, à partir de demain, je conduis le Z.



-Depuis que je fais le BB, ma femme m'a remplacé ma chopine par un biberon...



-Voici vingt ans que je suis préposé à cet ascenseur.
-Vous devez commencer à connaître l'itinéraire.

regards

PLEIN AIR POUR TOUS
CAMPEZ!



2 FR. BELGES

24 pages



ENQUÊTE
DE
CHARLES ANTONIN